IMAGES



PRISONNIERS RUSSES LIBERES

25 millièmes

DANS CE NUMERO:

LA FORTERESSE EUROPEENNE

No. 716 — LE CAIRE (EGYPTE)



DES TIRAILLEURS ROUGES DELOGENT LES DERNIERS SOLDATS ENNEMIS D'UNE POSITION A PROXIMITE DE LENINGRAD.

VEILLE DE COMBATS EN RUSSIE

Bien que sur le front de Russie les communiqués ne nous annoncent que des activités de patrouille, il n'échappe à personne que, de part et d'autre, on se prépare à de rudes combats. D'après certaines informations, les Russes auraient lancé une grande attaque de tanks au sud-ouest de Velikie-Luki, à moins de 150 kilomètres de la frontière lettone. Quoi qu'il en soit, les préparatifs sont intensifiés des deux côtés et de grandes batailles ne tarderont pas à embraser de nouveau le front soviétique.

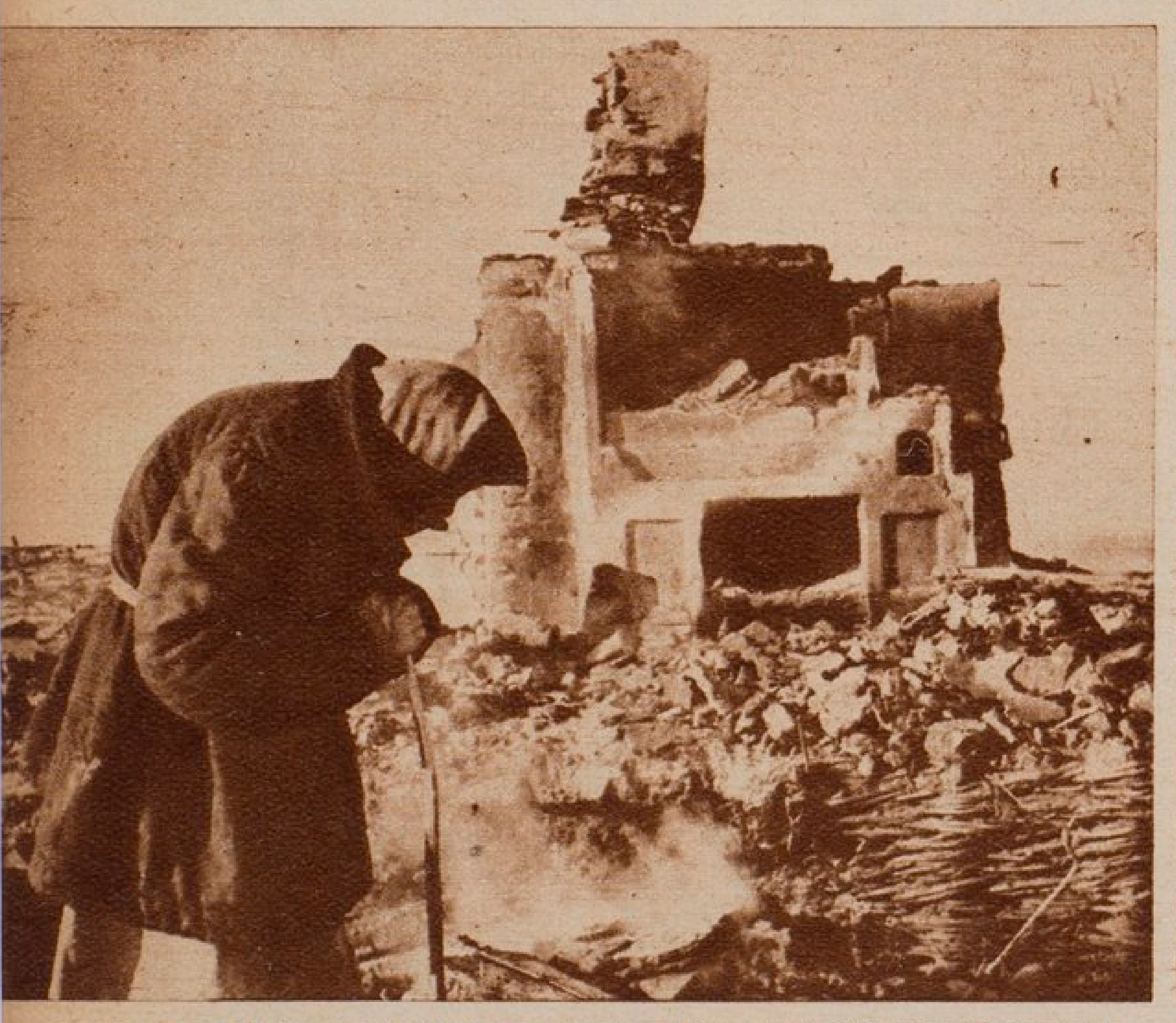
LES HABITANTS DE ROSTOV REGAGNENT LEURS MAISONS, LEURS CHAMPS LIBERES DU JOUG ENNEMI GRACE A L'HEROISME DES SOLDATS DE L'ARMEE ROUGE.



A TRAVERS LES PLAINES NEIGEUSES DE L'UZBEKISTAN, CE TRAIN, CHARGE DE BALLES DE COTON, PRENDRA LA ROUTE DES USINES TEXTILES DERRIERE L'OURAL. TOUTES LES INDUSTRIES RUSSES SE SONT CONSACREES ENTIEREMENT A LA PRODUCTION DE GUERRE.



L'INFANTERIE RUSSE, MONTEE SUR DES CHARS BLINDES, PENETRE DANS LA VILLE DE SCHLUSSELBOURG APRES LA LIBERATION DE LA CITE. LA PRISE DE CETTE VILLE DEGAGEA LENINGRAD DE SON LONG SIEGE.



UNE PAUVRE VIEILLE DE 88 ANS RETROUVE SON VILLAGE DEVASTE. ELLE EST MALGRE TOUT BIEN HEUREUSE DE FOULER A NOUVEAU LE SOL DE SON PAYS NATAL, ENFIN LIBERE DE LA PRESENCE DE L'ENNEMI.



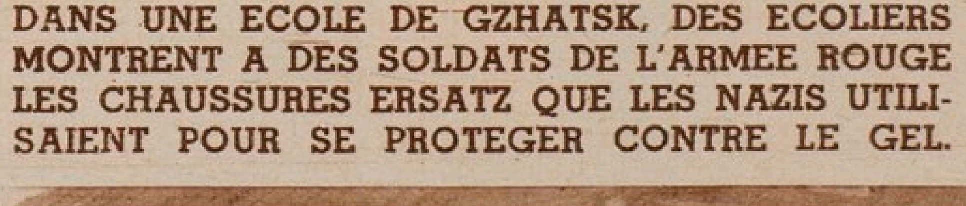
DES PAYSANS REGAGNENT LEURS VILLAGES SITUES DANS LA REGION D'OREL APRES LA RETRAITE DE L'ENNEMI. OREL EST TOUJOURS ENTRE LES MAINS DES NAZIS, MAIS LES RUSSES SONT CONFIANTS DANS L'ISSUE FINALE.



AVANT D'ABANDONNER LA VILLE DE PROKHLADNY, LES ALLEMANDS ONT MIS LE FEU DANS PLUSIEURS BATISSES DE LA CITE. VOICI UNE GRANDE ECOLE DEVOREE PAR LES FLAMMES.

DANS LA REGION DE STALINGRAD, DES ECOLIERS S'AMUSENT AVEC LES ARMES ET LES MUNITIONS ABANDONNEES PAR L'ENNEMI LORS DE SA CAPITULATION DESORMAIS HISTORIQUE.

« EN AVANT POUR DETRUIRE L'ENNEMI ! » CETTE AFFICHE QUI REPRESENTE UN SOLDAT ROUGE S'ELANÇANT AU COMBAT, SUR UN ARRIERE-FOND DE BATAILLE, EST DUE AU PINCEAU DE L'ARTISTE RUSSE V. KORETSKY. ELLE A ETE REPANDUE RECEMMENT A TRAVERS TOUT LE TERRITOIRE SOVIETIQUE.



DANS UNE ECOLE DE GZHATSK, DES ECOLIERS MONTRENT A DES SOLDATS DE L'ARMEE ROUGE LES CHAUSSURES ERSATZ QUE LES NAZIS UTILISAIENT POUR SE PROTEGER CONTRE LE GEL.







L'ECRAN DE LA SEMAINE

Forteresse

SANS TOIT

La Forteresse Européenne dont il est beaucoup question ces jours-ci, et qui fait l'objet d'un article du présent numéro, a plus d'un talon d'Achille. Sans nous étendre ici sur la vulnérabilité de ses « murailles », nous remarquerons qu'elle a déjà été percée par un côté, un côté qui n'est ni à l'est, ni à l'ouest, ni au nord, ni au sud, et qui est cependant le plus étendu dans tous les sens : les airs. *La Forteresse Européenne n'a pas de toit.*

On ne saurait trop souligner la gravité d'une telle lacune. En l'espace des quinze derniers jours, l'aviation anglo-américaine nous a donné une idée des coups que, par des raids concentrés, elle pouvait donner. La destruction des barrages de Mohne et de l'Eder dans la Ruhr, les 2.000 tonnes lancées il y a quelques jours sur le centre industriel de Dortmund, à raison de 35 tonnes par minute, les 2.000 autres tonnes jetées sur Dusseldorf, les centaines de bombardiers qui de jour criblèrent de projectiles les aérodromes et autres objectifs de la Sardaigne et de la Sicile représentent certes de la très bonne besogne.

Avec le raid sur Dortmund, l'aviation britannique a déversé sur l'Allemagne ses premières cent mille tonnes de bombes depuis le début de la guerre. Comme l'a dit l'Air-Chief Marshal Harris, chef de la section des bombardiers anglais, les prochaines cent mille tonnes seront déchargées avec encore plus de violence.

Quand on compare ces chiffres à ceux des bombardements du fameux blitz aérien sur la Grande-Bretagne en 1940 et 1941, on se rend compte de l'ordre de supériorité auquel est parvenue l'aviation alliée. Les attaques les plus violentes de la Luftwaffe sur Londres n'ont pas dépassé les 400 tonnes de bombes, jetées du reste sans discrimination. Dans leurs raids de jour et de nuit, les bombardiers anglais et américains, lorsqu'ils s'attaquent en force à des objectifs comme Cologne, Dortmund, Duisbourg, Cassel et autres, ne laissent pas moins de 1.500 à 2.000 tonnes de bombes. On se représente les destructions et la désorganisation industrielle qu'un tel poids d'explosifs peut provoquer.

Les Alliés sont décidés d'ores et déjà à exploiter au maximum les avantages de leur supériorité aérienne. Ainsi que l'a déclaré M. Eden, dans une formule lapidaire, « les aviations anglo-américaines se proposent de bombarder l'Allemagne dans toutes les directions de l'espace et des aiguilles de la montre, autrement dit sans relâche et tout autour du Continent. »

Cette offensive aérienne, qui est destinée à s'intensifier de plus en plus, accentue la vulnérabilité de l'Allemagne. La Russie d'une part, et les autres alliés de l'autre, attendent le moment où il sera possible de profiter des résultats du martèlement méthodique de l'aviation. Ce jour-là, les murailles de la Forteresse s'effondreront sous la poussée conjuguée des armées de la libération.

NOTRE COUVERTURE

PRISONNIERS RUSSES LIBÉRÉS

Au cours de leur campagne victorieuse en Afrique du Nord, les troupes alliées ont libéré un certain nombre de prisonniers de guerre russes capturés par les Allemands à Poltava, au mois de décembre 1941. Ces hommes avaient été envoyés par avion en Tunisie où on les affectait à diverses tâches. Libérés de l'esclavage auquel ils étaient soumis, ces soldats sont bien heureux de retrouver leurs camarades et alliés et de pouvoir, bientôt, reprendre la lutte sur le front de Russie.

REVUE DES 7 JOURS

Avec la conclusion de la campagne de Tunisie et le prolongement de l'accalmie sur le front russe, les développements politiques ont passé au premier plan de l'actualité.

La Conférence de Washington soulève de nombreux commentaires, d'autant plus qu'elle laisse présager des opérations militaires importantes, pouvant avoir une répercussion décisive sur l'issue du conflit.

Le commentateur Raymond Gram Swing écrit à ce sujet : « Voici quinze jours que la Conférence de Washington se poursuit. Au cours de la dernière guerre, jamais les conversations entre états-majors ne dépassèrent la durée de deux jours. D'après les communiqués officiels, les experts militaires navals anglo-américains ont siégé longuement, et ont ensuite soumis au président Roosevelt et à M. Churchill leurs suggestions. Les deux chefs devaient les examiner au cours du dernier week-end.

« Le cours de la conférence et la nature des décisions ont sûrement été établis clairement avant la dernière réunion du Conseil de Guerre du Pacifique, à laquelle assistèrent le Président et le Premier Ministre. A l'issue de cette conférence, malgré toute la réserve qui est de règle, les assistants manifestèrent une grande satisfaction. Le ministre d'Australie, M. Evatt, alla jusqu'à déclarer : « Ce fut une conférence exceptionnelle. »

« La prolongation insuitée de la Conférence de Washington est un signe symptomatique de l'importance des décisions qui y seront prises. »

MESSAGE A M. STALINE

L'ex-ambassadeur des Etats-Unis en U.R.S.S., M. Joseph Davies, chargé par le président Roosevelt de remettre une lettre personnelle à M. Staline, est arrivé à Moscou, et a remis le message à son destinataire.

Certaines sources d'informations révèlent que la lecture de la lettre du président Roosevelt a duré deux heures et demie. M. Staline écouta attentivement l'interprète qui traduisit le texte, et, une fois seulement, il demanda qu'on lui relût un passage. Aucune déclaration ne fut publiée par la suite. M. Staline se contenta de faire savoir à M. Davies qu'il se mettrait en communication avec lui ultérieurement.

Des rumeurs selon lesquelles le président Roosevelt aurait demandé à M. Staline la cession temporaire de quelques bases en Sibérie ont commencé à circuler avec une certaine persistance. Cependant, la source de ces bruits n'a pas tardé d'apparaître.

En effet, un porte-parole du gouvernement japonais s'est empressé de déclarer qu'il n'ajoutait aucune foi à ces rumeurs, et refusa de faire une déclaration quelconque au sujet du voyage de Joseph Davies en Russie, jusqu'à plus ample information. Néanmoins, il a été prouvé que les rumeurs ont été lancées par la propagande japonaise afin d'en savoir plus long à ce sujet.

VICTOIRE DANS L'ARCTIQUE

Aux confins du cercle polaire, les forces américaines ont remporté un succès, lequel, s'il n'est pas spectaculaire, a son importance dans la guerre du Pacifique. Sous la pression des effectifs des Etats-Unis, les Japonais ont été contraints d'évacuer les positions que, depuis l'année dernière, ils occupaient dans l'île d'Attu, faisant partie de l'archipel des Aléoutiennes.

Les opérations n'allèrent pas sans nombre de difficultés provoquées par un terrain accidenté et une température inclémente. De Tokio, l'on ne fit aucun effort pour venir en aide à la garnison nippone d'Attu. Le gouvernement japonais se contenta de pousser les hauts cris à la radio, alléguant que les Américains faisaient usage de gaz toxique. Naturellement, cette affirmation relevait de la plus haute fantaisie, ainsi que le gouvernement des Etats-Unis ne tarda pas à le déclarer.

La chute d'Attu règlerait le sort de la garnison nippone qui occupe Kiska. En outre, ce succès ouvre de nouvelles perspectives quant aux développements prochains de la guerre dans le Pacifique. Un expert militaire fait remarquer qu'il est désormais possible d'entreprendre, à partir des Aléoutiennes, des raids aériens contre le Japon même : « Les Japonais, ajoute-t-il, ont poussé la courtoisie jusqu'à aménager un terrain d'aviation à Attu. Nul doute que les nouveaux super-bombardiers de l'aviation américaine se feront un devoir d'utiliser ce terrain. Ils décolleront à destination de la Chine et, en cours de route, ne manqueront pas de laisser tomber quelques « souvenirs » sur Tokio.

FAILLITE DU PACTE TRIPARTITE

La décision arrêtée par le Présidium soviétique sur la dissolution de l'Internationale communiste est considérée comme l'événement le plus important de la semaine. Ce geste signifie que la Russie reconnaît que le communisme ne relève plus du domaine international. La décision prise par Moscou est destinée à entraîner deux conséquences directes : premièrement, c'est un coup violent asséné à la propagande axiste. Hitler avait proclamé « urbi et orbi » qu'il entreprenait la sainte croisade contre la Russie pour sauver l'Europe de la menace bolcheviste. Hitler avait en grande pompe fondé le fameux « pacte anti-Komintern ». La décision soviétique a réduit tout cet échafaudage de propagande à néant.

Deuxièmement, ainsi que le soulignent les milieux politiques alliés, la dissolution du Komintern soudera plus étroitement les relations entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'une part, et la Russie d'autre part. L'on se souviendra que les Etats-Unis ont longtemps tardé à reconnaître les Soviets. La raison principale de cette attitude était la propagande étrangère, menée par le Komintern. Aujourd'hui, le gouvernement soviétique prend l'engagement de ne pas s'immiscer dans la politique intérieure des autres nations, et ceci est un grand pas vers la coopération qui devra présider à la reconstruction du monde de l'après-guerre.

LA PAIX ? LA RESISTANCE ? LA REDDITION ?

Le malaise dont est atteint actuellement le peuple italien ne cesse de s'accroître. Des manifestations de ce malaise apparaissent même dans les organes officiels du parti. Dans le « Popolo d'Italia », Gayda, porte-parole de Mussolini, demande quelles seraient les conditions de paix, autres que la reddition inconditionnée, que les Nations Unies seraient éventuellement disposées à offrir à l'Italie. Les Alliés répondent inlassablement et invariablement par le mot d'ordre de Casablanca : « reddition inconditionnée ».

Entre temps, les bombardements continuent audessus de la péninsule, et particulièrement sur les îles méditerranéennes et en Italie méridionale. Des rapports venant de Suisse signalent une paralysie inquiétante des industries italiennes et une désorganisation grandissante dans les centres importants, par suite des exodes en masse des populations vers les campagnes.

Dans ce brouhaha, M. Bastianini, ministre du Cabinet, prend la parole, et, à l'étonnement général, fait un discours dans lequel il parle de la liberté nationale à laquelle chaque nation a droit, de renoncement à l'impérialisme, etc. Faut-il voir dans cette profession de foi le commencement d'un changement d'attitude de l'Italie ? Quoi qu'il en soit, on ne saurait jamais trop répéter qu'en cas d'invasion, l'Italie continuera à combattre, et que seule une victoire militaire remportée par les Nations Unies sur le sol italien est susceptible de mettre le partenaire mineur de l'Axe hors de combat.

EXPECTATIVE

La phase prochaine des grandes opérations militaires peut s'ouvrir d'un moment à l'autre. Certains commentateurs prévoient que les Alliés commenceront par déclencher une action contre les îles de la mer Egée, avant de passer à l'invasion du continent européen. Dans le camp de l'Axe, des affirmations circulent selon lesquelles les Nations Unies ont déjà entrepris des préparatifs dans ce sens.

Après l'occupation de ces îles, les Alliés auront le choix entre une action en Europe occidentale et une invasion des Balkans.

Le commentateur militaire de la radio d'Ankara déclare à ce sujet : « Afin de se faire une idée d'ensemble de la situation, il est utile de considérer les forces alliées comme actuellement divisées en trois groupes principaux : l'un en Grande-Bretagne, l'autre en Afrique du Nord et le troisième en Syrie, Palestine et Iran. A cause de la longueur des communications, il est plus difficile d'organiser des débarquements dans les Balkans, qu'en France ou en Italie. De plus, l'on doit se rendre compte qu'en France, les Alliés jouiront de l'aide des populations locales.

« A première vue, l'on peut avancer que les Balkans présentent l'avantage de se trouver à proximité de la Russie, ce qui permettrait à l'Armée Rouge de coopérer à l'effort allié. Mais, en fait, la Russie est loin des Balkans, et un débarquement des Alliés à Salonique ou à Athènes exposerait le flanc allié aux dangers d'une poussée axiste à travers la Grèce. J'en arrive à la conclusion qu'une tentative d'invasion, menée dans la direction France-Italie, a plus de chances d'être couronnée de succès que si elle est effectuée en direction des Balkans. »

A QUAND ?

De Léningrad à la mer Noire, l'Armée Rouge est prête, depuis des semaines, à soutenir le choc suprême de la Wehrmacht. Mais l'offensive du printemps est en passe de devenir une offensive d'été. Les préparatifs vont leur train dans les lignes allemandes, mais les jours passent et les communiqués annoncent invariablement « pas de changements ». Un correspondant militaire à Moscou relève que le haut commandement nazi n'est guère impatient de déclencher une campagne qui peut évoluer de façon désastreuse. « Quoique le gros des forces allemandes se trouve encore sur le front russe, déclare ce correspondant, les nazis hésitent à engager ces troupes, car à n'importe quel moment leur présence pourrait être nécessaire sur un autre point. »

X X X

La Décision

EST AUX ALLIÉS

Le 11 mai 1942, Hitler déclencha son offensive de printemps sur le front russe. Cette offensive devait, de l'avis de tous les germanophiles, mettre un terme à la guerre germano-russe. Les étapes de cette gigantesque attaque sont trop connues pour être rappelées en détail. Partie de Kharkov, l'armée nazie atteignit Stalingrad après de très lourdes pertes. On sait le destin qui lui fut réservé. Le reste de l'armée allemande dut battre précipitamment en retraite au delà de Kharkov. L'offensive avait pitoyablement échoué.

Nous sommes à la fin de mai 1943 et la Wehrmacht n'a pas entrepris une offensive sur une grande échelle. D'autre part, aucune offensive russe n'a été déclenchée jusqu'à présent, bien que Staline, dans un ordre du jour à l'Armée Rouge en décembre dernier, ait déclaré qu'en été 1943 « aucun soldat fasciste ne devait demeurer dans le territoire de l'Union ».

Comment expliquer cet état de stagnation ? A quoi doit-on imputer le fait que les armées allemande et russe demeurent toujours dans une attitude d'expectative ?

D'après certains experts militaires, « les Allemands n'attaqueront pas cet été. Hitler — ou plutôt son état-major — est trop avisé pour se lancer de nouveau à fond dans une nouvelle aventure en Russie avant de connaître les intentions des Alliés au sujet du second front. Il craint qu'un débarquement anglo-américain sur le Continent ne le surprenne cette année au milieu de son offensive, avec les conséquences incalculables qu'une pareille attaque de flanc entraînerait pour son armée affaiblie.

« De leur côté, les Soviets n'entendent risquer leurs réserves pour frapper un grand coup, qu'ils espèrent cette fois décisif, qu'en collaboration étroite avec les plans de leurs alliés. On peut être sûr que Staline ne déclenchera son offensive que lorsqu'il aura été bien mis au courant de la date et de l'emplacement choisis par les Nations Unies pour ouvrir un second front.

Or cette décision doit venir des conversations qui se poursuivent actuellement à Washington.

« Dans cette guerre — qui ravage les quatre cinquièmes du globe — les théâtres d'opérations sont devenus inséparables l'un de l'autre. Tant pour l'Axe que pour les Alliés, la stratégie générale du conflit est maintenant indivisible. La situation en Extrême-Orient y est liée. Les Soviets craignent — s'ils se lancent dans une grande offensive en Europe — de recevoir de la part du Japon un coup de Jarnac dans le dos.

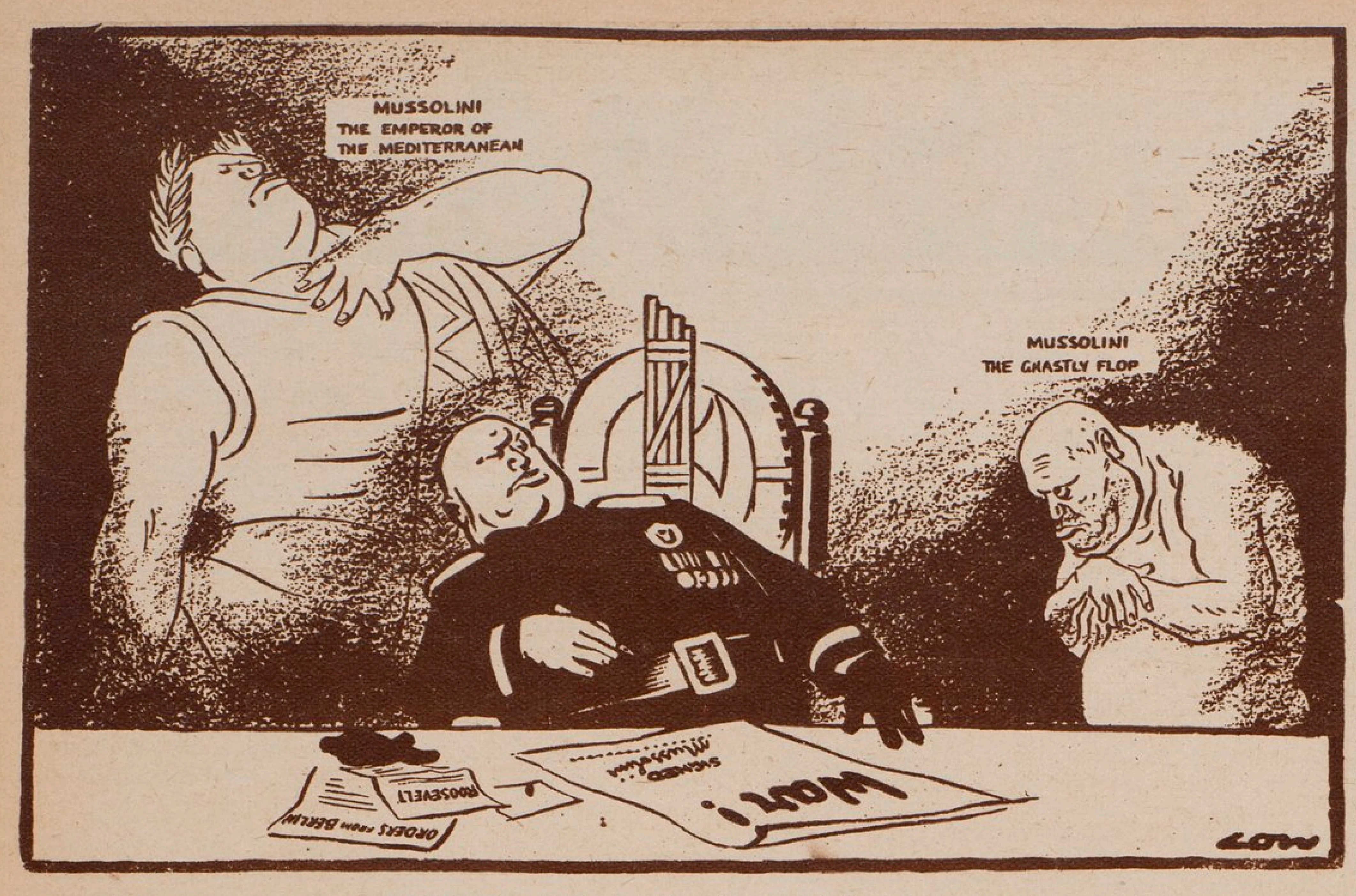
« Les conversations de la Maison-Blanche ont-elles entre autres buts — comme d'aucuns le prétendent — de coordonner les efforts alliés en vue d'asséner un grand coup de boutoir au Japon, qui mettra cette puissance pour longtemps hors d'état de nuire, avant de tourner toutes leurs forces contre l'Europe ? A ce sujet, le Japon est luimême dans l'expectative.

« De toute façon, seules les conversations de Washington décideront des futurs mouvements militaires, que ce soit en Extrême-Orient ou en Europe. L'Axe — il est indispensable de le relever — a perdu l'initiative des opérations sur tous les fronts. Nous sommes loin de l'époque où les rencontres de Mussolini et de Hitler sur le Brenner épouvantaient les nations. Nous sommes loin du temps où l'Axe imposait à ses ennemis toutes ses décisions dans le domaine militaire.

« Les rênes ont changé de mains. Aujourd'hui, la Décision est aux Alliés. »

L'arbre de la Liberté doit être arrosé de temps à autre avec le sang des tyrans. C'est son fumier naturel.

(Thomas Jefferson)



MUSSOLINI : 1936 - 1943 (New York Times Magazine)

Sinclair

VICE-ROI DES INDES ?

Les milieux bien informés de Londres déclarent que Sir Archibald Sinclair, secrétaire d'Etat de l'Air, serait nommé bientôt vice-roi des Indes, en remplacement du marquis de Linlithgow.

La formidable impulsion donnée à l'aviation britannique par Archibald Sinclair a fait de ce dernier un des hommes les plus en vue de Grande-Bretagne.

Il ne serait pas étrange qu'il y eût une relation entre le choix de Sinclair à ce poste éminent et les préparatifs de guerre en Extrême-Orient.

Archibald Sinclair a toujours eu une foi profonde dans l'avenir de l'aviation. En 1922, nouvellement élu à la Chambre des Communes, il prononçait déjà un discours retentissant, qui surprit les membres de l'Assemblée, et où il prévoyait le rôle de l'aviation dans la guerre à venir.

L'étoile du jeune député ne devait pas tarder à briller. Appartenant au parti libéral, il devint en 1931 secrétaire d'Etat pour l'Ecosse. Quand le gouvernement britannique décida d'abandonner le système du libre-échange commercial et de ratifier les décisions prises au Congrès d'Ottawa, Sir Herbert Samuel — le chef du parti libéral — démissionna en signe de protestation. Sir Archibald Sinclair adopta l'attitude de son chef : il démissionna à son tour. Son loyalisme ne devait pas tarder à recevoir sa récompense. Défait aux élections générales de 1935, Sir Herbert Samuel fut remplacé à la Chambre des Communes par Archibald Sinclair qui devint ainsi, du jour au lendemain, président de parti.

Le ministre de l'Air britannique, qui est âgé aujourd'hui de 52 ans, a — du côté de sa mère — du sang américain dans les veines. C'est ce qui explique peut-être la profonde amitié qui l'a toujours lié à M. Churchill. Les deux hommes étaient en effet nés pour se comprendre. L'âpreté combattive de l'un ne le cède en rien à la volonté guerrière et créatrice de l'autre. Après l'autre guerre, Sinclair a servi durant un certain temps comme secrétaire personnel militaire de M. Churchill quand celui-ci détenait le portefeuille de la Guerre. Quand le futur Président du Conseil passa aux Colonies, Archibald Sinclair fut transféré avec lui.

Le gigantesque développement donné à la R.A.F. en un laps de temps relativement court est en grande partie son œuvre. Les raids de plusieurs centaines d'appareils, menés de jour et de nuit contre l'Allemagne, sont dus à son initiative. Dans un grand discours prononcé cette semaine à Edimbourg, Archibald Sinclair décrivit en ces termes ce que seront les futurs raids sur l'Allemagne : « Un nombre énorme d'avions au-dessus de l'objectif, avec leurs équipages s'élevant à cinq mille hommes, bombarderont chaque jour les cités allemandes... Il n'y a qu'un espoir d'arriver au cœur de l'Allemagne sans subir les massacres des batailles terrestres : c'est de paralyser la puissance militaire allemande par des bombardements constants : c'est la R.A.F. qui ouvrira la route de Berlin. »

Menace

SUR LES BARRAGES ITALIENS

Le bombardement des barrages de la Ruhr, lequel dégénéra en une véritable catastrophe industrielle pour le Reich, eut de profondes répercussions en Italie. Mussolini craint de subir à son tour une épreuve pareille, maintenant que l'étau aérien des Alliés s'est resserré autour de la péninsule.

L'industrie de guerre et, en général, tous les travaux publics en Italie dépendent en effet de la force hydro-électrique. Le pays compte 1.198 établissements fournisseurs d'énergie : 809 sont situés au nord, près de Milan et de Turin, dans le rayon d'action des avions partant de Grande-Bretagne. Le reste est accessible aux appareils s'envolant de Tunisie et de Tripolitaine.

« Un coup direct sur l'une des nombreuses usines de Cardano, dans le Colle Isarco, a déclaré le « News Chronicle », suffirait pour détruire le réseau hydro-électrique qui alimente la grande région industrielle de Milan et paralyser pour longtemps les communications ferroviaires à travers le Brenner. Ce qui aurait, entre autres résultats, d'arrêter les fournitures en charbon provenant chaque jour d'Allemagne. De même, la destruction du « Direttissima », usine faisant partie du groupe « Tonale », et situé aux environs de la ville de Prato, immobiliserait du coup les services de chemin de fer reliant la Sicile et Bolzano.

« La destruction des établissements Fiat à Lingotto n'arrêterait guère la production industrielle de la région, car l'usine « souterraine » située près de Moncalieri continuerait malgré cela à fonctionner. En revanche, si la station hydro-électrique du Val d'Aoste était détruite, les usines Moncalieri seraient obligées d'interrompre leur activité, car elles sont alimentées par l'énergie produite par ces stations. »

Les craintes de Mussolini ont été justifiées. Quelques jours après le bombardement des barrages de Mohne et de l'Eder, un réservoir près de la ville de Sasani, en Sardaigne, a reçu à son tour la visite des appareils alliés. Signe péremptoire que les Nations Unies n'oublient pas les usines hydro-électriques italiennes...

« Jeanne d'Arc »

DE LIBÉRIA

M. Edwin Barclay, président de la République de Libéria, est aujourd'hui à Washington l'hôte du gouvernement américain. Il est allé rendre au président Roosevelt la visite que ce dernier avait faite à la République noire, lors du Congrès de Casablanca.

M. Barclay est un homme énergique et instruit. C'est son honnêteté qui le désigna dans son pays aux fonctions suprêmes. Il y remplaça, en effet, il y a quelques années, M. King. Celui-ci dut subir l'opération politique connue sous le nom de « débarquement ». Il fut obligé de quitter la Présidence à la suite de sa correspondance avec M. Yancy, vice-président de la République de Libéria, qui se révéla être un marchand d'esclaves !

Les présidents Barclay et Roosevelt auront à discuter, entre autres, le problème des nègres d'Amérique. On n'ignore pas que plusieurs millions de nègres vivent aux Etats-Unis. Ils y avaient été transportés il y a quelque 200 ans par les négriers « blancs » qui les vendaient comme esclaves. Aujourd'hui, plusieurs d'entre eux voudraient retourner en Afrique.

Ce rapatriement de nègres d'Amérique ne manquera pas — s'il a lieu — d'être spectaculaire. Les nègres américains ne seront pas reçus par les Libériens comme le furent les premiers rapatriés, il y a une centaine d'années. Ceux-ci durent se frayer une voie d'accès dans le pays par la force des armes. Car les tribus indigènes du pays ne reçurent pas les immigrés comme des frères retrouvés. Au lieu des larmes de joie, beaucoup de sang devait être versé de part et d'autre. Cette lutte fratricide s'explique par le fait que les nouveaux colons n'étaient plus des Africains : ils étaient tous nés en Amérique et le dur labeur d'esclave leur avait fait oublier la langue de leurs pères et le nom de leurs tribus. Ils ne sacrifiaient plus aux dieux païens de leurs ancêtres ; c'étaient des chrétiens qui portaient des noms américains comme Roberts, Johnson ou Cooper et qui parlaient anglais à la manière yankee.

A ce propos, rapportons que les Libériens doivent leur indépendance à une femme. Cette femme — quelque étrange que cela paraisse — fumait la pipe ! Or, c'est précisément cette pipe qui allait sauver le Libéria.

Cette femme s'appelait Mathilde.

Mathilde débarqua sur la côte occidentale africaine alors que ses frères de couleur subissaient un assaut violent des indigènes, nettement opposés à cette immigration. Une bataille serrée s'engagea entre les noirs d'Afrique et ceux d'Amérique, une bataille qui faillit se terminer par une victoire écrasante des premiers. Heureusement Mathilde était là et elle fumait sa pipe. Les artilleurs américains étaient alors ou massacrés ou engagés dans un combat corps à corps. Mathilde s'approcha d'un canon, alluma le coton avec sa pipe — et quelques minutes plus tard il n'y avait plus d'ennemis sur le terrain. Grâce à la pipe de Mathilde — qu'on voit d'ailleurs peinte à Monrovia sur le socle d'un obélisque qui commémore la prouesse de cette Jeanne d'Arc noire — le Libéria fut reconquis et la République proclamée.

Innovations

DANS L'AVIATION AMÉRICAINE

Le général Henry H. Arnold, commandant en chef de l'aviation des Etats-Unis, prononça récemment un discours à l'occasion de la remise de leurs brevets de pilote à un millier de jeunes aviateurs américains. Ce discours était plein de révélations intéressantes. En voici les principaux passages :

« Les dernières statistiques ont établi que la production industrielle des Etats-Unis, dans le domaine aérien, excède actuellement à elle seule les productions de l'Allemagne et du Japon réunis.

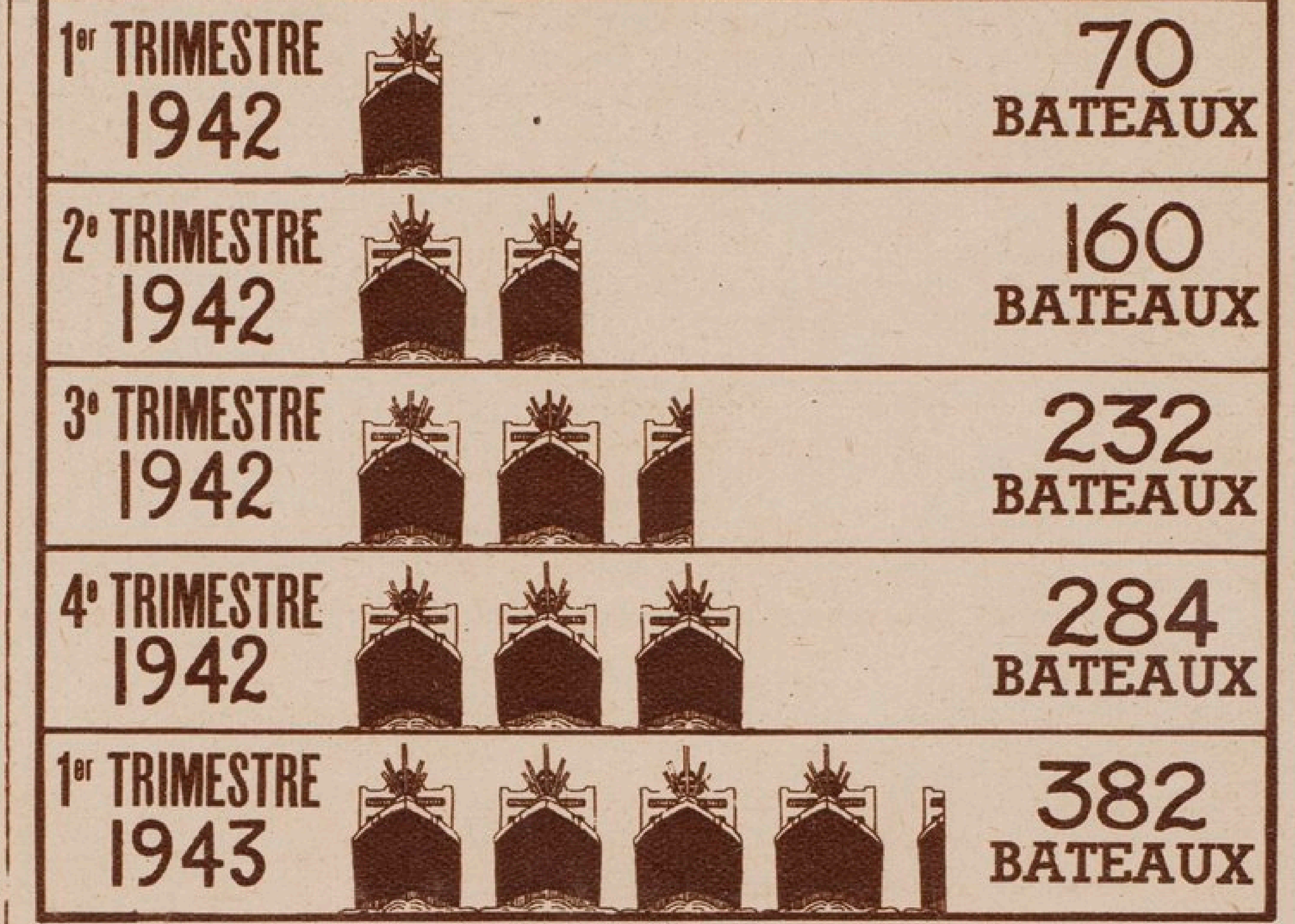
« Nos appareils, grâce à leurs qualités supérieures, possèdent une puissance de combat quatre fois plus grande que celle de l'ennemi. Au cours de 1.063 sorties sur l'Europe, nous avons perdu durant ces derniers mois 32 avions seulement. Mais, outre les dommages occasionnés sur les objectifs ennemis, les avions qui ont participé à ces raids ont détruit dans le même laps de temps 293 appareils adverses et en ont probablement détruit 150 et endommagé 192. »

Le général Arnold loua ensuite sans réserve les nombreuses innovations introduites par l'Amérique dans la guerre aérienne, tel que l'emploi des bombes-parachutes qui, explosant juste au-dessus du sol, accomplissent des ravages énormes. Il ajouta :

« Notre aviation est, entre toutes, celle qui garantit aux pilotes le maximum de sécurité. Nous possédons à l'heure qu'il est deux nouvelles armes secrètes, armes terribles qui infligeront bientôt à nos ennemis des défaites retentissantes. Des appareils géants sont en construction dans nos usines, auprès desquels les Liberators et les Fortresses Volantes sembleront des nains. Nos mitrailleuses du calibre 50, qui causent actuellement de grandes pertes à l'ennemi, auront l'air de simples fusils de chasse en comparaison des canons lourds dont nous pourvoierons nos nouveaux bombardiers. »

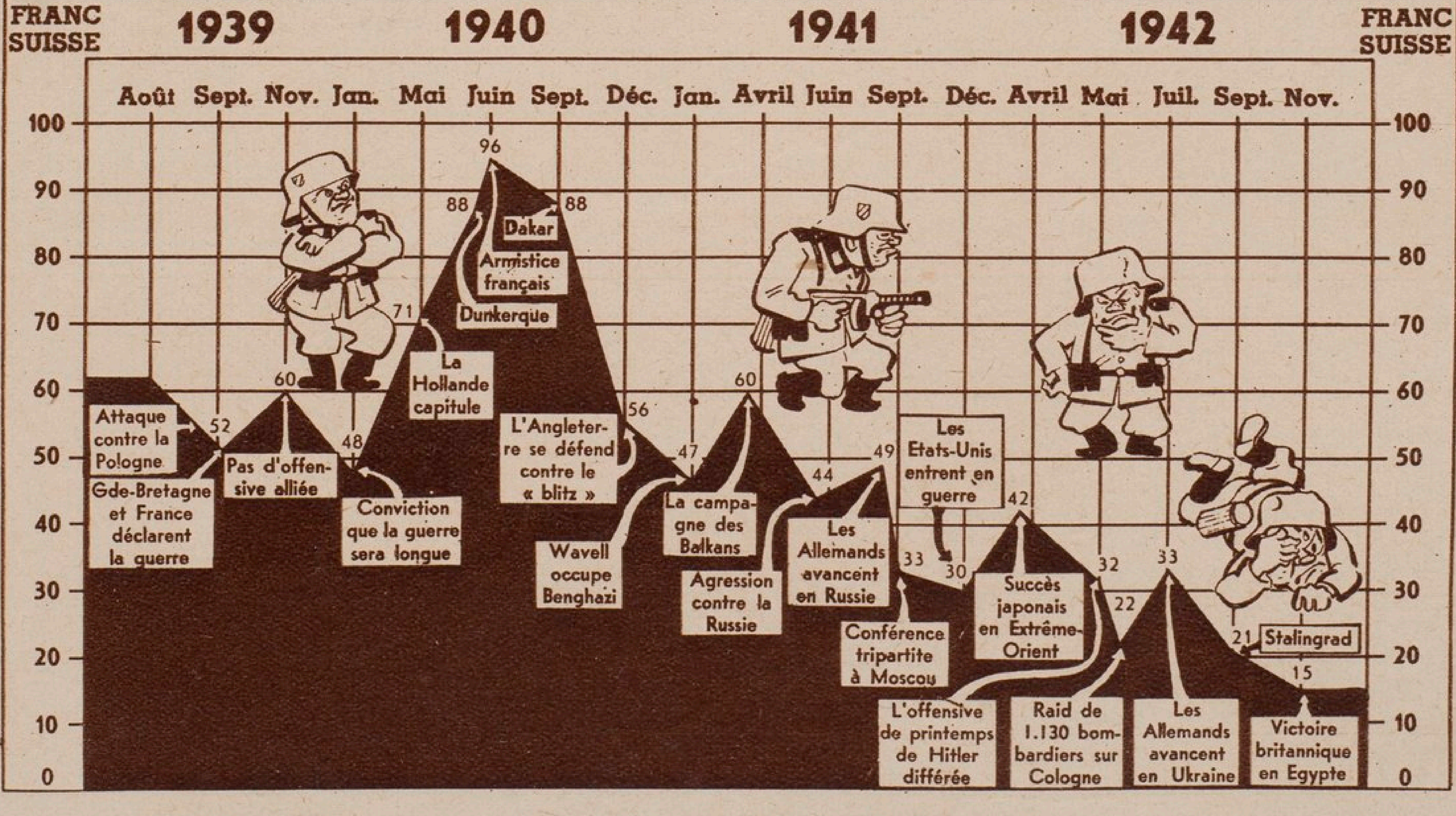
Le général Arnold promit aux pilotes que le nécessaire serait fait pour porter très prochainement la supériorité des appareils américains, au point de vue de la force de combat de 4-1, à 10-1.

« L'avenir est rempli des plus belles promesses, conclut-il. De même que la force aérienne a pesé le plus dans la balance au début de la présente guerre, c'est la force aérienne qui y mettra un terme. »



700 NOUVEAUX NAVIRES en cinq mois

Voici un tableau de la production américaine en navires marchands qui se passe de tout commentaire. La radio allemande se demandait cependant le 30 mars dernier : « Qui pourrait croire les allégations américaines selon lesquelles les chantiers navals américains étaient à même de remplacer leurs pertes maritimes par de nouvelles constructions ? » Cependant, en trois mois, les chantiers américains ont achevé la construction de 382 navires. Le président de la commission maritime des Etats-Unis, le contre-amiral Emory Land, a déclaré cette semaine que du 1er janvier 1943 jusqu'à fin mai, les chantiers américains auront construit 700 nouveaux navires marchands.



LE MARK ALLEMAND EN BAISSE

Le cours du reichmark a eu de nombreuses fluctuations au cours de la guerre. Voici un schéma qui montrera comment, par rapport au franc suisse, il subit l'influence des événements de juin 1940 au 15 novembre 1942. Celle-ci se manifesta en définitive par une chute de plus de 85 pour cent, témoignage évident du manque de confiance de plus en plus accru de la part des banques suisses envers la monnaie du Reich... C'est ainsi qu'un billet de 100 marks qui valait 62 francs suisses en août 1939 a atteint 96 francs suisses en juin 1940. En novembre 1942, au moment de la retraite de Rommel, la même coupure valait 15 fr. s. Aujourd'hui, une nouvelle baisse a dû être enregistrée dans les cours du mark allemand dans les pays neutres.

La vérité est toujours l'argument le plus fort.
SOPHOCLE

La foi imposée n'est pas la foi.
EMERSON

Ce qui vaut la peine d'être fait doit être bien fait.
LORD CHESTERFIELD



LES POSSIBILITÉS D'UN SECOND FRONT VUES DES ILES BRITANNIQUES

Le continent européen vu des côtes de Grande-Bretagne. Cette carte est dans l'esprit des chefs alliés, pendant qu'ils préparent à Washington les plans de la campagne de 1943. Ces commentaires ne comportent, naturellement, aucun caractère officiel. (D'après « Picture Post »).

1 — NORVEGE : Les raids ont prouvé qu'un débarquement sur ses côtes est aisé. Faciliterait l'aide à la Russie. Difficulté pour les Allemands de se renforcer. La difficulté pour les Alliés réside dans le ravitaillement.

2 — DANEMARK : Ouvrirait la Baltique. Couperait les forces ennemies en Norvège. Faciliterait l'aide à la Russie, mais comporterait des difficultés pour maintenir le ravitaillement

3 — HOLLANDE : Le chemin le plus court en direction de l'Allemagne. La longueur de la côte faciliterait les opérations de débarquement. Mais il est probable que celle-ci sera fortement défendue.

4 — NORD DE LA FRANCE : Le plus court chemin pour l'Europe. Régions les mieux défendues, car l'ennemi se rend compte de l'intérêt qu'elles présentent pour les Alliés.

5 — NORD-OUEST DE LA FRANCE : Un autre chemin court. Défenses sans doute très fortes. Pourrait être employé comme diversion

6 — ESPAGNE : Accessible aussi bien d'Afrique que de Grande-Bretagne. Serait à étudier en cas d'agression allemande.

7 — ITALIE : Partie vulnérable de l'Axe. Population divisée. Armée partiellement défaite.

8 — CRETE ET GRECE : Un excellent champ de bataille, mais le problème du ravitaillement très ardu. L'importance est secondaire.

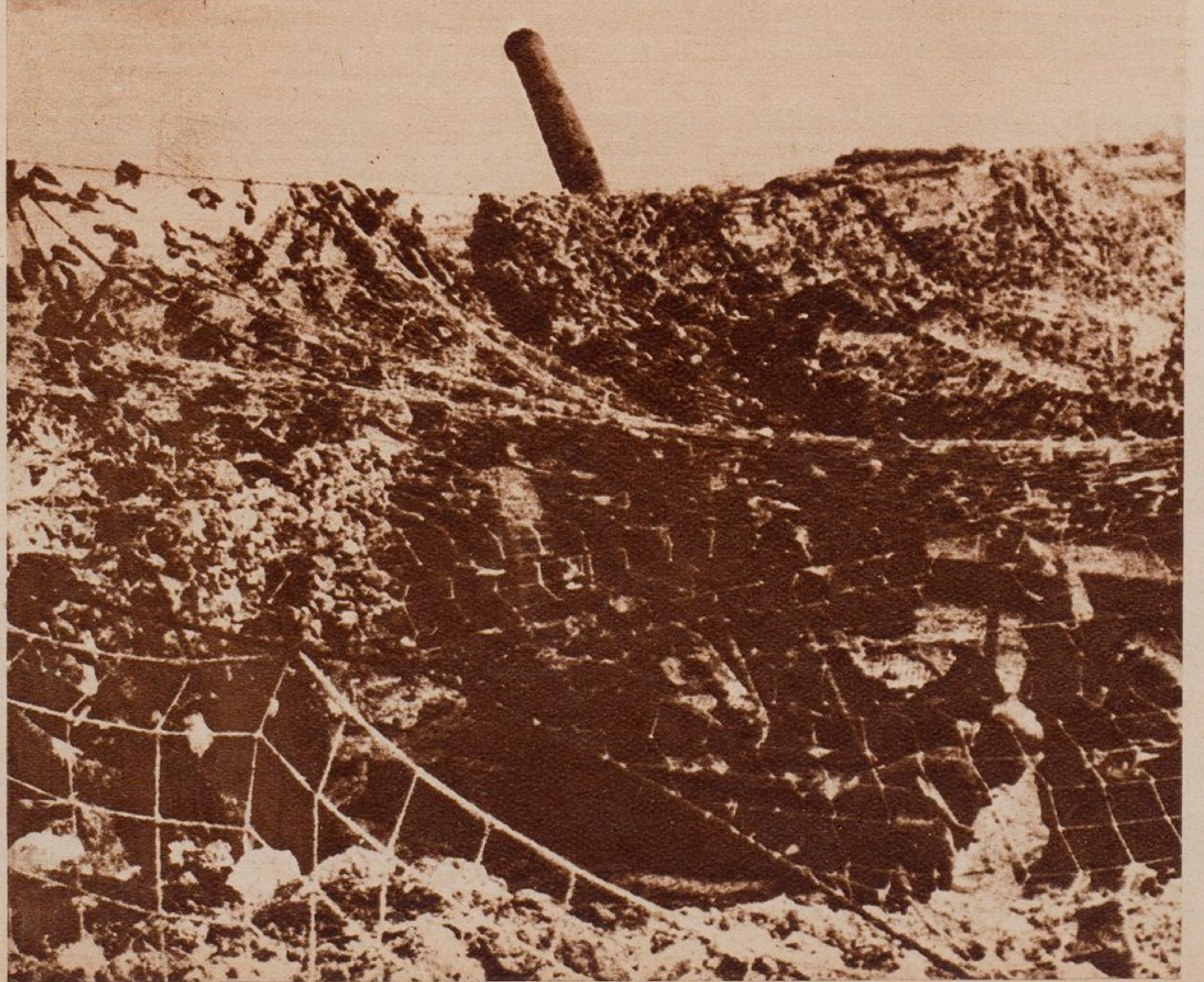
LA FORTERESSE EUROPEENNE

Les Allemands se préparent à subir le plus grand siège de l'Histoire

Désormais incapable d'amener à merci les Nations Unies, le Reich se voit aujourd'hui contraint, pour conserver ses conquêtes, de défendre ce que l'on a appelé d'une expression peut-être trop forte la Forteresse Européenne. Des victoires qui ne procurent pas la paix, le peuple allemand s'est vite lassé. Les dirigeants allemands croient pouvoir le satisfaire en lui promettant la sécurité à l'abri des murailles « imaginaires » de la dite Forteresse. Que valent les défenses de cette forteresse ? Peut-elle se suffire à elle-même ? Et pendant combien de temps ? Quelles sont ses parties les plus vulnérables ?

Le mot d'ordre aujourd'hui en Allemagne, c'est « tenir ». La manifestation de la supériorité matérielle des Alliés a mis fin à la série des offensives par lesquelles les armées nazies tentaient d'emporter une décision militaire définitive. A cette conception offensive a fait place une nouvelle théorie, celle de la forteresse européenne, « Die Festung Europa », d'essence défensive. C'est le 11 octobre 1942 que la « Frankfurter Zeitung », sous la signature de Kircher, emploie pour la première fois l'expression : « Die Festung Europa ». Kircher explique que l'Allemagne a constitué un camp retranché assez vaste et assez riche pour défier tous les assauts de ses adversaires. Il suffira, assure-t-il, que leurs attaques soient repoussées, et que la « forteresse européenne » s'affirme inexpugnable, pour que la partie soit gagnée. « L'Axe aura gagné la guerre, écrit-il, même s'il ne fait que tenir les positions acquises. Si la forteresse Europe est imprenable, l'Ordre Nouveau est assuré ; l'avenir de l'Axe est garanti. »





Les Allemands ont fortifié l'île de Crète, en vue de repousser un débarquement possible des Alliés. Des canons lourds ont été installés sur la côte (ci-dessous), et des observateurs inspectent l'horizon (ci-contre).

OBJECTIFS ALLEMANDS

Deux ans après l'agression contre la Russie soviétique, les objectifs militaires du Reich sont devenus bien modestes. La nouvelle théorie a été échafaudée après l'échec définitif des plans stratégiques de l'été 1942 sur le front russe. L'exposé qu'en fait le Dr Gœbbels dans son discours du 19 octobre 1942, venant d'une si haute personnalité de la hiérarchie nazie, lui donne encore plus de poids. Voici ce qu'il disait :

« Nous n'avons pas simplement gagné du terrain pour le posséder, mais nous l'avons conquis pour l'organiser pour nous, Allemands. Nous possédons aujourd'hui le contrôle sur le Dniepr, le Don, et lorsque nous aurons Stalingrad en notre possession, après de lourds et de violents combats, nous assumerons finalement le contrôle sur la Volga. Lorsque, au moment voulu, nous aurons achevé la lutte au Caucase, nous aurons en notre main les régions pétrolifères les plus riches d'Europe.

« Celui qui possède le blé, le pétrole, le fer et le charbon et, de plus, l'armée de terre la plus forte, celui-là gagnera la guerre. Maintenant que nous ne sommes plus dépourvus d'espace, il ne nous reste plus qu'à organiser cet espace, à le rendre utilisable. Nous ne sommes plus bloqués, mais ceux qui bloquent... Si les Anglais s'imaginent que nous ne sommes plus capables de mener des offensives, nous leur montrerons que leurs illusions sont fausses, et cela au moment voulu. »

Tel est le nouveau but de l'effort de guerre allemand, défini par le ministre de la Propagande nazie. Les événements qui suivirent le désastre de Stalingrad font apparaître déjà, ne serait-ce que pour le pétrole, la grande lacune de l'économie allemande. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Ainsi donc, les Allemands ont sensiblement rétréci le champ de leurs ambitions. Il y a un an encore, c'était la Russie tout entière qu'ils pensaient subjuguer. Ils avaient formé et proclamé le dessein de rompre le blocus à jamais, d'ouvrir toutes grandes, sur l'Asie, les fenêtres de leur Europe, de tendre la main au Japon. Mais déceptions et déboires se sont succédé. L'hiver dernier, il apparaissait déjà que les Allemands avaient renoncé à écraser le bolchevisme : ils ne parlaient plus que de le refouler derrière l'Oural. Un peu plus tard, ils se rabattaient sur l'idée d'une digue établie le long de la Volga. Aujourd'hui, les nazis doivent s'employer à faire accepter par le peuple allemand l'idée d'un siège indéfini. Le blocus contre les Iles Britanniques a fait place au blocus de l'Axe.

L'ESPACE DIT VITAL

Avant d'aborder la question de la vulnérabilité militaire de la « forteresse européenne », examinons si le nouveau « Lebensraum » allemand, autrement dit l'espace vital acquis par les nazis, constitue un groupement économique autonome, capable de vivre sur lui-même, autarciquement. C'est la question des ressources de l'Europe en général. Mais cette question ne peut-être élucidée que si on l'étudie par rapport aux ressources nécessaires à une économie de guerre. Car si le continent européen, y compris la Russie, représentait avant la guerre indiscutablement l'espace économique le plus actif du monde, il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis trois ans, toutes les zones d'influence sont en mouvement, se déplacent, se modifient. Le règne de l'Europe est au déclin. Et si la place qu'elle occupe est encore importante, il ne faut pas oublier qu'elle est aujourd'hui soumise à une économie de combat. La fertilité de son sol, la richesse de son sous-sol, la variété de ses productions de toute nature la mettraient à l'abri de la faim pourvu que les communications, les transports de marchandises et les transferts de capitaux soient librement rétablis à l'intérieur de son espace économique. En fait, les conditions sont très défavorables à l'établissement d'une économie fermée. Les trois lacunes principales sont le rail, le caoutchouc et les ouvriers.

On pourrait comparer le système ferroviaire qui dessert l'Europe à la circulation du sang dans les veines du corps. Un bon organisme est celui dont le sang circulera à la vitesse et dans la quantité requise. Le sabotage, les raids aériens, l'insuffisance des locomotives ne permettent pas à l'économie allemande de développer ses possibilités au maximum, quand bien même elle disposerait, ce qui n'est pas toujours le cas, de matières premières en abondance. Le nombre et la vitesse des trains est une fonction importante de la production générale.

Le manque de caoutchouc n'est pas fait naturellement pour activer la vitesse des transports, fonction du rendement, à l'intérieur du Reich et de ses territoires. La production du caoutchouc synthétique, au surplus très coûteuse, est loin de suffire aux besoins allemands. Les difficultés éprouvées par l'Allemagne de ce fait et du fait des chemins de fer sont semblables à celles des Alliés dans la guerre sous-marine. On sait en effet à quel point celle-ci alourdit leur effort de guerre.

Troisième difficulté : les ouvriers. L'Allemagne ne dispose pas d'une main-d'œuvre aussi abondante que celle de ses adversaires et, d'autre part, les 6 à 7 millions de travailleurs étrangers embauchés de force au service du Reich ne sauraient fournir le même rendement que les ouvriers anglais et américains travaillant dans des usines anglaises ou américaines. Enfin, le jour d'une invasion du Continent, c'est une cinquième colonne qui pourrait se révéler très agissante.



Voici de quelle façon l'Allemagne s'est protégée contre une invasion alliée. Divisions blindées et flottes aériennes ont été réparties suivant un plan dressé par le haut commandement allemand.

Les trois grandes péninsules de la Méditerranée offrent des possibilités pour une attaque. Les ports de la bouche du Danube pourraient servir de tremplin pour l'invasion de l'Europe. Au préalable, la Crète et les îles de la mer Egée devront être délivrées de l'occupation.

L'appétit insatiable de la machine de guerre nazie et le mauvais vouloir des millions de travailleurs déportés en Allemagne auront, certainement d'ici peu, affecté gravement le rendement du « Lebensraum » en vue d'une guerre qui est plus que jamais une guerre de ressources et de production.

PÉNURIE DE PÉTROLE

Mais un des produits les plus essentiels à cette guerre est bien le pétrole. Que sait-on de précis sur la situation du Reich en matière de pétrole ? La poussée allemande vers le Caucase a témoigné de façon significative des besoins pressants de la Wehrmacht. D'après les estimations de certains techniciens, le Reich consomme en période de guerre active, comme c'est le cas depuis qu'il combat la Russie en même temps que les autres Alliés, vingt millions de tonnes par an, au minimum.

Pour couvrir ces besoins, les mêmes spécialistes s'accordent à peu de chose près pour penser que l'Allemagne dispose d'une production de dix à douze millions de tonnes, venant : 1° des puits roumains qui donnaient six à sept millions de tonnes avant la guerre ; 2° des puits polonais qui donnaient moins d'un million de tonnes ; 3° des usines d'essence synthétique d'Allemagne et d'Italie dont la production fut d'environ cinq millions de tonnes pour 1942. On prévoit qu'elle dépasserait légèrement cinq millions de tonnes pour 1943.

Ces usines qui produisent de l'essence, en partant du charbon, ne donnent pas d'huiles de graissage convenables pour les moteurs d'aviation. Et c'est peut-être dans ce domaine que l'Allemagne éprouve les plus sérieuses difficultés, car le pétrole roumain ne donne qu'une petite quantité d'huile minérale.

Tous ces chiffres sont évidemment des plus hasardeux, puisqu'on ne sait rien de certain sur les besoins actuels de l'Allemagne, ni sur les économies qu'elle a pu réaliser en privant les populations civiles d'Europe, d'une façon de plus en plus cruelle, de tout carburant, ni sur les augmentations de production qu'elle a pu obtenir dans les puits roumains et polonais. On ignore aussi l'importance des destructions causées par les bombardements méthodiques de la R.A.F. sur toutes les usines synthétiques connues.

Les techniciens les moins optimistes admettent, cependant, que le Reich a été obligé de puiser dans ses stocks pour tous ses besoins de pétrole et de succédanés des quantités excédant dix à douze millions de tonnes par an. Ces stocks, nous ne savons pas leur importance exacte à l'heure actuelle, mais ils ne sont pas sans limite. Certains spécialistes américains pensent que la campagne que Hitler a menée devant Stalingrad les a mis à bas. Hitler, disent-ils, n'aurait plus désormais le moyen de nourrir longtemps de grandes offensives mécanisées. Il devrait limiter ses opérations à peu près exclusivement aux ressources de la production allemande de pétrole.

GUERRE DE PRODUCTION

Sans nous laisser emporter par cette vue trop séduisante, nous pouvons admettre, en tout cas, comme un fait que les Allemands font une guerre basée sur des stocks limités, en face des Alliés qui sont alimentés par des gisements pratiquement inépuisables. Cette situation se présente au moment où l'évolution technique de la guerre condamne les belligérants à l'emploi d'armes et de machines sans cesse renouvelées, exigeant des quantités d'essence et d'huile de plus en plus grandes. Les Alliés sont sûrs, chaque jour plus sûrs, de leurs ressources. Les Allemands, eux, une fois que la route du Caucase leur aura été définitivement barrée, pourront mesurer la limite implacable — limite dont nous ignorons l'étendue, mais que nous savons exister — au delà de laquelle leurs machines s'arrêteront pour toujours.

Les intensifs raids aériens des Alliés contre l'Allemagne et ses régions industrielles en Europe achèvent de désorganiser une économie de guerre dont le rendement potentiel était déjà, de beaucoup, inférieur à celui de la coalition des Nations Unies. Cette considération est de la plus grande importance pour ce qui est de la durée du siège de la forteresse. Le haut commandement allemand, en 1918, a cherché toutes les occasions de conclure un armistice le jour où, à bout de réserves et en face d'adversaires sans cesse plus nombreux et plus puissants, il n'a plus eu d'autres perspectives que celle du massacre inutile. De même, le jour où les dirigeants de l'Axe constateront l'immense disproportion entre leurs ressources et leurs réserves avec celles de leurs adversaires, au point où toute tentative stratégique basée sur des principes défensifs ne serait plus qu'une diversion désespérée, ils finiront par tirer la même leçon que leurs prédécesseurs de la dernière guerre.

ZONES VULNÉRABLES

Il reste enfin la question de la vulnérabilité militaire proprement dite, reliée à une entreprise alliée contre le continent européen. Il est évident que l'Allemagne peut être vaincue à l'Est par la Russie. Mais nous supposons qu'elle a rétréci son front oriental et qu'elle subit le siège des puissances anglo-saxonnes. L'histoire de la guerre montre que le sort de l'Allemagne a, de tout temps, été décidé dans trois régions : la vallée du Rhin à l'Ouest, la région de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule au Nord-Est, et le bassin du Danube au Sud-Est. Une invasion du Continent doit donc viser à la pénétration par les armées alliées dans au moins une de ces zones. L'opération comprend trois phases : l'établissement d'une tête de pont stratégique ; l'avance vers le terrain de bataille décisif ; et finalement, la bataille elle-même.

L'on a souvent déclaré que l'Afrique du Nord devait servir de plate-forme pour une invasion de l'Europe. Une étude parue dans « Picture Post » du Capt. F.O. Miksche, auteur de « Blitzkrieg », « Paratroops » et d'autres ouvrages sur les problèmes militaires modernes, combat cette idée. « Un coup d'œil sur la carte, écrit-il, suffit à montrer qu'il n'est nulle part plus difficile à débarquer sur le Continent qu'au Sud. Le sud-est de l'Europe est en effet protégé par une ligne de positions avancées dont les points fortifiés sont les îles de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, de la Crète et du Dodécanèse. Si nous devons chercher une décision en Méditerranée occidentale, ajoute ce spécialiste, nous devons occuper la Corse, la Sardaigne et la Sicile. Pour opérer en Méditerranée orientale, nous devons prendre possession de la Crète et des îles du Dodécanèse. Même dans ce cas, la force attaquante doit occuper la Sicile, qui divise la Méditerranée en deux, pour sauvegarder les flancs de sa propre position. » Cette façon de voir est, comme on s'en aperçoit, contraire à l'opinion courante qui veut que la Forteresse Européenne est très vulnérable, dans le Sud, en raison de la situation actuelle de l'Italie. Quoi qu'il en soit, l'auteur souligne les difficultés dues à la configuration géographique et la nature du terrain d'une invasion par les Balkans, par l'Italie et par l'Espagne, ce qui devait exclure, d'après lui, la voie du Danube.

DÉBARQUEMENT EN FRANCE ?

Par contre, il est en faveur d'une invasion par la France dont il fait ressortir les nombreux avantages :

1° Une tête de pont sur la côte française serait située le plus près de l'objectif, le champ de bataille décisif du bassin du Rhin ;

2° la Grande-Bretagne possède nombre de ports, grands et bien équipés, ce qui lui permettrait de surmonter plus facilement les difficultés de transport qu'en partant de l'Afrique du Nord ;

3° la côte française est pleine de ports de débarquement comme Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe, Le Havre, Cherbourg, Saint-Malo, Brest ;

4° les voyages pour les bateaux de transport sont les plus courts, et les deux bords de la Manche pourraient être protégés par des unités de surface contre les attaques des sous-marins.

La question d'un débarquement en Norvège doit, suivant le même spécialiste, être sûrement exclue, car, à part les grandes distances à parcourir et la vulnérabilité des convois aux attaques aériennes et sous-marines, une attaque contre les fjords bien protégés de cette côte présente de sérieuses difficultés ; et, par-dessus tout, une telle invasion ne frapperait pas au cœur de l'Allemagne.

La voie de l'Oder, de la Vistule et de l'Elbe est celle par laquelle la Russie exercera sa pression sur la Forteresse. Celle de la France vers le bassin du Rhin est, selon le capitaine Miksche, la plus favorable à une entreprise alliée sur le Continent.

•

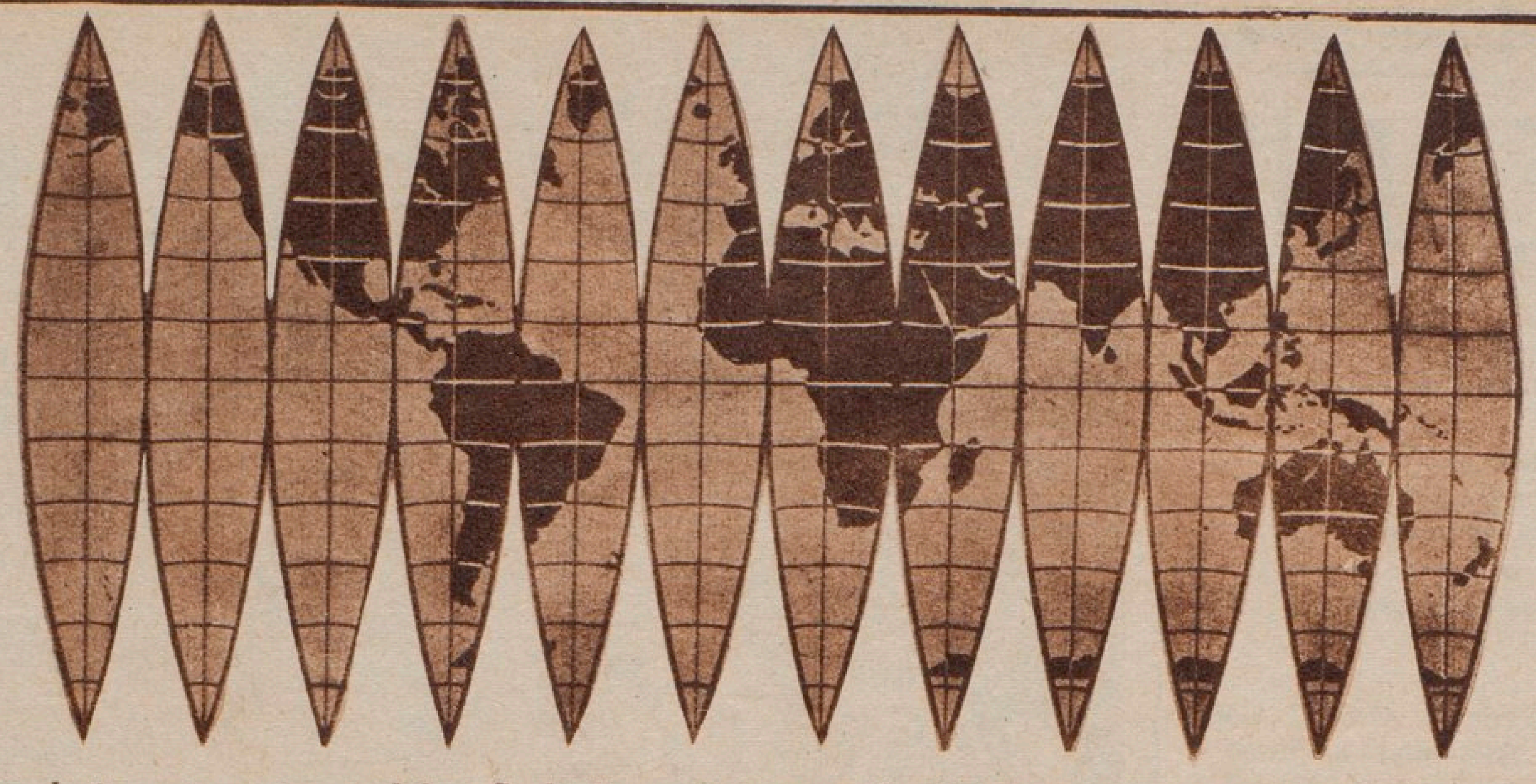
Un jour, sans doute proche, viendra où, sur un ou plusieurs points, la Forteresse Européenne sera percée. C'est ce que l'Allemagne redoutait en 1942, lorsque sa campagne de Russie devait s'achever par un affaiblissement sérieux du potentiel russe et, par le fait même, prévenir un alignement massif des forces anglo-saxonnes. C'est pourquoi, lorsque la presse axiste parlait à ce moment-là de 1942 comme d'une année décisive, elle voulait simplement dire — ou exprimer l'espoir — que les opérations de l'Est auront accru les possibilités de paix. Le but de guerre ultime de la stratégie de la « Festung Europa » est précisément la paix de compromis, la paix par lassitude, mais la supériorité sans cesse croissante des Nations Unies et leur détermination de vaincre réduiront à néant ce dernier espoir.



Les possibilités d'un second front vues du front oriental. Seule une brèche ouverte sur la côte de la Manche mènerait à un objectif vital.

(Les cartes qui illustrent cet article sont extraites de « Picture Post ».)





La seule vraie représentation du monde terrestre est un globe. A droite : voici ce qu'il adviendrait d'un globe terrestre s'il était découpé en tranches. Les segments étant séparés, les continents se trouvent fendus et arrachés les uns des autres.

LES CARTES MENTENT

Les cartes sont mensongères par nature, et même celles tracées par les meilleurs cartographes d'après des données précises ne constituent que des faux.

Faut-il pour cela blâmer les cartographes ? Il serait plus juste de les plaindre. Une simple expérience illustrera parfaitement les difficultés dans lesquelles ils se débattent.

Si l'on prend une orange, dont la forme rappelle vaguement celle du globe terrestre, et qu'on la pèle soigneusement de sorte à en enlever la pelure en un seul morceau, et, qu'ensuite, on tente de l'aplatir sur un morceau de papier, qu'arrivera-t-il ? La pelure présentera des craquelures de toutes parts. Comment, dès lors, le cartographe pourrait-il éplucher le globe et en projeter l'enveloppe sur une surface plane sans la déformer ?

La terre est sphérique, mais une carte possède une surface plane. Les règles mathématiques, qui régissent la mesure des deux surfaces, s'appuient sur des bases totalement différentes. D'où l'impossibilité de transférer les figures tracées d'une surface à l'autre, sans les déformer.

LES PROJECTIONS

Les cartographes ne savent que trop, chaque fois qu'ils ont à dresser une carte, qu'ils sont placés entre l'enclume et le marteau. S'ils veulent respecter les directions, ils devront le faire au détriment des formes. Si, par contre, ils désirent conserver quelque proportion aux terres qu'ils dessinent, ils devront dénaturer les directions. Du moment que la perfection n'est pas possible, ils se résignent à adopter un plan particulier — appelé projection — sur lequel ils aplatissent la portion sphérique qu'ils veulent représenter. Par ce moyen, la distorsion n'est pas éliminée, mais elle atteint des proportions définies, qui sont prises en considération par les experts.

Il existe au moins une douzaine de projections parmi lesquelles le cartographe peut faire son choix. Elles peuvent être groupées en trois catégories principales, chacune comprenant ses avantages et ses inconvénients. Les voici :

1° **La projection de « Mercator »** laquelle donne les directions exactes et des formes à peu près justes, mais ne respecte ni les mesures linéaires ni celles des surfaces.

2° **La projection à surfaces égales** respecte les mesures de surface, mais ne tient pas compte des formes, distances et directions.

3° **La projection conique** laquelle donne approximativement les formes, les distances et les directions correctes, en ce qui concerne les zones tempérées, comme par exemple les Etats-Unis.

LA CARTE MERCATOR

Les cartes sur lesquelles nous sommes habitués à suivre les opérations de la guerre sont généralement établies suivant la projection de « Mercator ». Sur ces graphiques, le Groenland semble aussi étendu que l'Amérique du Sud, alors que ses dimensions en atteignent à peine le neuvième. Les Iles Britanniques semblent deux fois plus grandes que l'île de Bornéo, alors que cette dernière est deux fois plus étendue que la Grande-Bretagne.

Toutes les cartes géographiques du monde devraient être traduites en justice sous l'accusation de faux témoignage. Car elles sont loin de dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité.

Ce genre de cartes fut pour la première fois dessiné en 1569, par Gerhard Kremer, cartographe flamand. Kremer se rendit compte qu'il n'était pas possible de reproduire le globe sur une surface plane sans provoquer des distorsions. Il trouva le moyen, cependant, de tracer une carte dans laquelle la déformation croissante à partir de l'équateur, vers le nord et vers le sud, est accompagnée par une distorsion proportionnelle vers l'est et vers l'ouest. Ainsi, il parvint à reproduire des directions et des formes correctes. La carte de Kremer était rédigée en latin, et elle fut baptisée de la version latine de son nom, soit « Mercator ».

De nos jours, cette projection de Mercator est la plus répandue. Les cartographes professionnels ne l'apprécient pas beaucoup, mais ils sont unanimes à convenir de son utilité pour la navigation. Il n'est donc pas étonnant qu'à l'époque où les cartes étaient dressées presque uniquement à l'intention des navigateurs, la projection de Mercator ait connu un tel succès.

De nos jours, les journaux en font un usage constant, vu son adaptation parfaite aux cadres rectangulaires.

AUTRES PROJECTIONS

Dans les cartes établies d'après le principe de la projection à surfaces égales, par contre, le Groenland et l'Amérique du Sud, les Iles Britanniques et Bornéo, le Canada et les Etats-Unis sont représentés dans des proportions exactes. Néanmoins, dans ce genre de cartes, la distorsion des formes, des directions et des distances est grande. Si les méridiens et les parallèles sont tracés sur une de ces cartes, l'on peut facilement se rendre compte des inexactitudes. Sur la terre ou bien sur une mappemonde, les lignes longitudinales et latérales se croisent suivant un angle identique. La différence entre ces angles et ceux reproduits sur les cartes donne la mesure exacte de la distorsion.

Finalement, la carte établie suivant le principe de la projection conique est reconnaissable par les parallèles, qui sont des arcs de cercle. Le grand avantage de ces cartes réside dans le fait que, pour les zones tempérées, la distorsion des surfaces et des distances est négligeable. Malheureusement, les cartes à projection conique contiennent d'autres sources à confusions, provenant de ce que la plupart d'entre nous ont appris à consulter des cartes établies suivant la projection de Mercator, ou des diagrammes reproduisant de petites surfaces. Entre autres, nous avons appris à considérer comme Nord la partie supérieure de la feuille, plaçant l'Est à droite, et ainsi de suite. Ces directions sont exactes en ce qui concerne les projections de Mercator, mais en ce qui a trait aux projections coniques et à celles à surfaces égales, elles ne le sont généralement pas. Par exemple, dans une carte à projection conique des Etats-Unis, Reno est juste au-dessus de Los Angeles, alors qu'en réalité elle se trouve à l'ouest de la grande ville californienne. La distorsion est d'autant plus grande que la surface représentée est plus étendue.

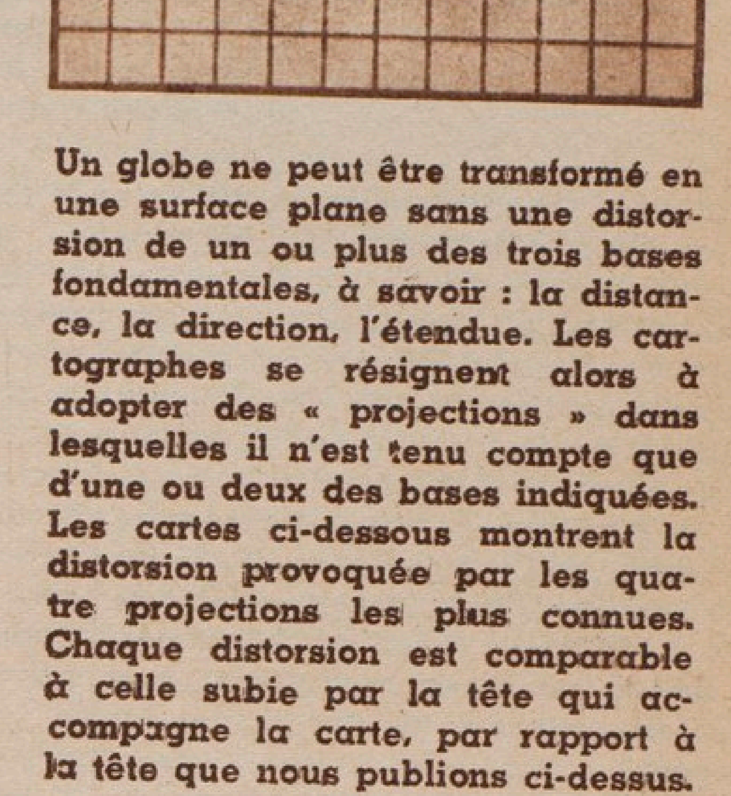
CARTES PHOTOGRAPHIQUES

Il existe une quatrième catégorie de projection que les éditeurs de livres et des magazines choisissent souvent. Voici comment ces cartes sont obtenues : on photographie un globe, à une distance suffisante pour qu'un hémisphère entier soit visible sur la photo. A première vue, la carte « photographique » semble être idéale, mais un examen plus attentif démontre combien fallacieux et trompeur est ce système. En effet, toutes les parties photographiées ne se trouvent pas à distance égale de l'objectif, et il s'ensuit que celles qui sont le plus éloignées sont reproduites avec une déformation considérable.

La photographie a permis aux cartographes de réaliser de grands progrès. En effet, une des difficultés qu'ils devaient surmonter est l'obtention de données exactes. Les cartes sont pour la plupart basées non pas sur des données relevées directement, mais sur des cartes plus anciennes. Celles qui ont été rédigées avec soin et minutie contiennent naturellement très peu d'erreurs. Il n'en demeure pas moins que les reproductions de certaines régions du monde sont établies d'après des données imparfaites, relevées au coup d'œil et hâtivement. Dès lors, une tache sur le papier peut être interprétée comme un lac, un trait quelconque devient une rivière. Et les erreurs, d'une édition à l'autre, peuvent se répéter à l'infini.

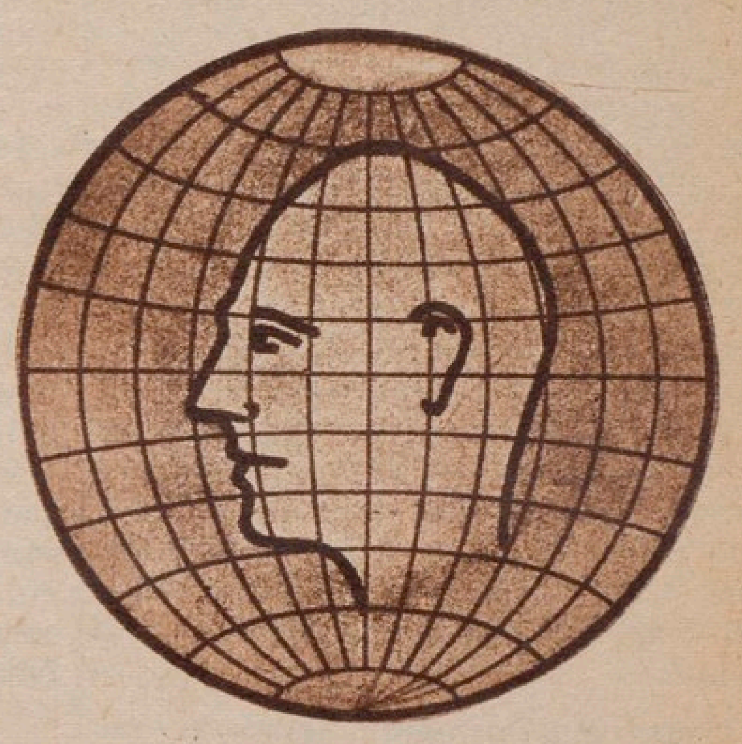
Heureusement, les coins inconnus du monde deviennent de plus en plus rares. Les photographies aériennes, qui ne laissent échapper aucun détail, ont remplacé les relevés à la main.

Après avoir exposé tous les défauts des cartes, il serait injuste de ne pas parler de leurs qualités. L'homme qui n'aime pas les cartes géographiques manque certainement d'imagination. Combien vague serait notre connaissance du monde si les cartes n'existaient pas ! Des millions de faits sont comprimés dans les modestes dimensions d'un atlas. Mille ans d'explorations et de recherches sont représentés sur une seule page. Mais le fait n'en demeure pas moins que les cartes géographiques, de par leur nature même, sont mensongères.



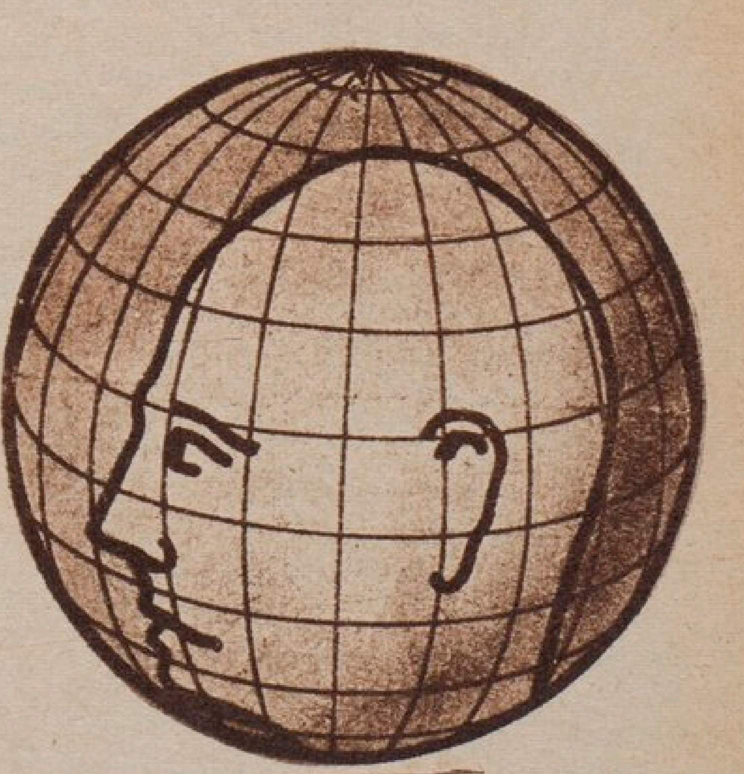
Un globe ne peut être transformé en une surface plane sans une distorsion de un ou plus des trois bases fondamentales, à savoir : la distance, la direction, l'étendue. Les cartographes se résignent alors à adopter des « projections » dans lesquelles il n'est tenu compte que d'une ou deux des bases indiquées. Les cartes ci-dessous montrent la distorsion provoquée par les quatre projections les plus connues. Chaque distorsion est comparable à celle subie par la tête qui accompagne la carte, par rapport à la tête que nous publions ci-dessus.



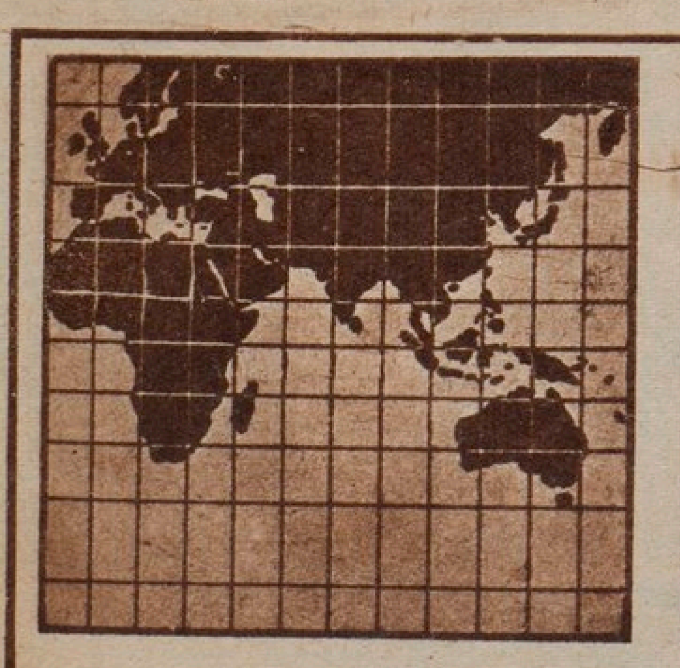


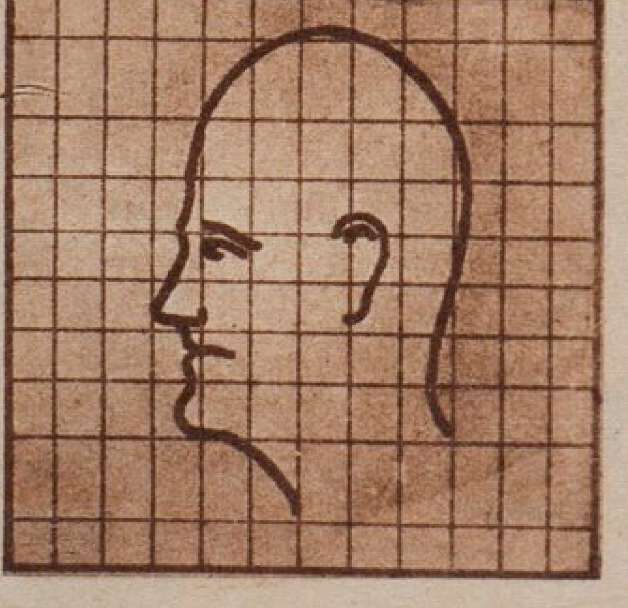
PROJECTION A SURFACES EGALES
Celle-ci donne la proportion exacte de la surface des terres, mais ne tient pas du tout compte des formes, des distances et des directions



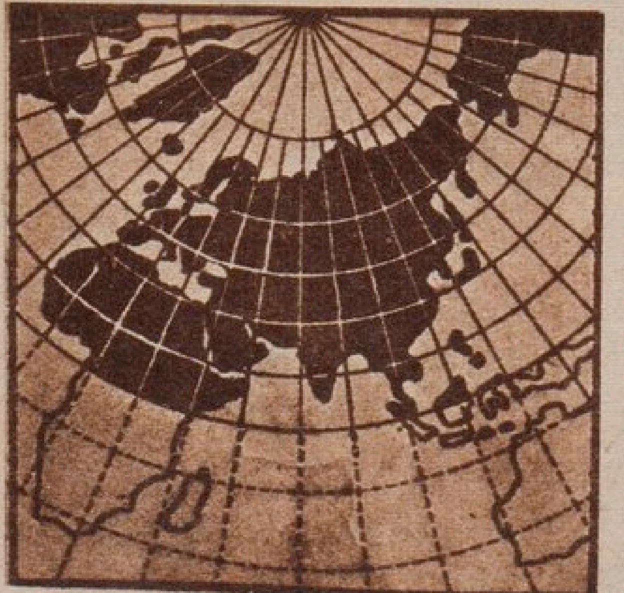


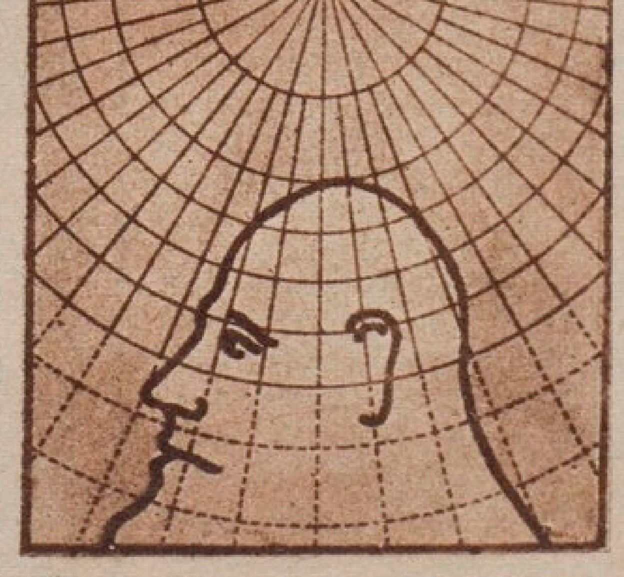
PROJECTION ILLUSTREE
C'est à peu près la photographie d'un globe terrestre. Elle est inexacte à tous points de vue, mais elle donne une idée approximative de la terre dans son ensemble.





LA PROJECTION DE MERCATOR
donne les directions et des formes à peu près justes, mais ne respecte ni les mesures linéaires ni les surfaces.





LA PROJECTION CONIQUE
indique approximativement les formes, les distances et les directions correctes en ce qui concerne certaines zones.

Mauvaises nouvelles pour l'Allemagne

LE MORAL ALLEMAND sera-t-il ébranlé ?

Sebastian Haffner, auteur de l'article suivant que nous extrayons d'un récent numéro de « Picture Post », se trouvait en Allemagne en 1918 et en Grande-Bretagne en 1940. Haffner a eu ainsi l'occasion de voir les réactions des deux peuples à des moments cruciaux de leur histoire. Il en a tiré les intéressantes conclusions que voici :

J'ai vécu en Allemagne en 1918 et en Grande-Bretagne en 1940. Je suis ainsi en mesure d'affirmer que la réaction des Allemands, devant la perspective de la défaite, est diamétralement opposée à celle des Anglais. Mais, en même temps, j'estime opportun de souligner le danger qu'il y aurait à faire un rapprochement entre l'époque actuelle et celle de 1918. En cette année, l'écroulement subit de toute combattivité, chez les Allemands, fut motivé par plusieurs facteurs, dont la défaite militaire ne fut qu'un des éléments.

ALLEMANDS ET ANGLAIS

Voici de quelle façon différente Allemands et Anglais réagissent en face de l'adversité :

Le 30 septembre 1918 — ou le 1er octobre — l'Allemagne apprenait la capitulation de la Bulgarie et l'irruption des troupes britanniques à travers la ligne Hindenburg. Ce jour-là, j'avais devant moi, non pas un homme aux nerfs affaiblis, facilement impressionnable, mais un solide Prussien, de bonne trempe. Cet homme arpentait la pièce, dans laquelle nous nous trouvions, comme un lion en cage. Il offrait l'image vivante du plus sombre désespoir. De temps en temps, il levait les bras au ciel et s'écriait : « Ma pauvre patrie ! Ma pauvre patrie ! »

Vingt-deux ans plus tard, en septembre 1940, je prenais le thé, en Angleterre, avec quelques amis britanniques. La bataille de Grande-Bretagne n'avait pas encore été gagnée, et tout le monde parlait de l'invasion. Des avions ennemis nous rendaient leur visite quotidienne, et au lointain, nous entendions les grondements de la D.C.A. Pourtant, la conversation ne cessa de rouler sur les sujets les plus variés. Soudain, l'un des assistants devint pensif et dit : « Jamais je n'aurais pensé qu'il était si facile d'être héroïque. N'êtes-vous pas de cet avis ? »

Ceux qui pensent toutefois que l'Allemand est un couard, qu'il s'effondre à la première manifestation de force supérieure à la sienne, sont, à mon avis, dans l'erreur. Les habitants du Reich ont à plus d'une reprise démontré — sur les champs de bataille, dans les camps de concentration, ou sur les terrains d'exécution — qu'ils savent mourir stoïquement, même si leur sacrifice est inutile. Pour cette raison, j'ai toujours douté que les bombardements, à part leur efficience stratégique, soient de nature à provoquer un écroulement du moral allemand.

DÉSESPOIR ET PESSIMISME

Pourtant, les Teutons sont, beaucoup plus que les Britanniques, susceptibles de se laisser aller à un morne désespoir, sous les coups d'une série de mauvaises nouvelles.

L'Allemand possède un caractère plus imaginatif que le Britannique. Alors que celui-ci dit : « attendons pour voir », l'autre anticipe sur l'avenir, et tire des conclusions hâtives. Pour l'Allemand, le futur est presque toujours le présent, la spéculation est la réalité, la probabilité est une certitude. Ceci constitue à la fois une force et une faiblesse. Tout en permettant une vision plus audacieuse, cette tendance provoque en même temps une sorte d'instabilité émotive. Elle provoque l'exubérance en cas de succès et le désespoir en cas d'échec.

Mais les seules répercussions de nouvelles désagréables sur des imaginations trop vives ne suffisent pas à expliquer la vague de pessimisme qui déferle actuellement sur le Troisième Reich avec une telle violence, que la propagande nazie elle-même ne peut plus l'ignorer.

Ceci provient d'une autre source plus profonde. L'Allemand, pris non pas en tant qu'individu mais en tant que politicien, est naturellement pessimiste, contrastant en cela avec l'Anglais. Il ne croit pas au succès politique. Dans le fond de son cœur, il sent — il sait — que chaque Allemand ambitionne la domination et qu'il est condamné à voir ses tentatives échouer tragiquement. La super-vantardise de la propagande politique allemande est donc nécessaire pour voiler cette conscience secrète. Mais lorsque aux premières victoires brillantes succèdent des revers, l'Allemand n'est pas porté à penser, à l'instar de tout autre individu normal, qu'il s'agit là d'une mauvaise passe qu'il surmontera. Immédiatement, il voit se dresser devant lui l'image d'une fatalité dont sa nature même lui a donné une notion innée.

L'HISTOIRE ALLEMANDE

Cette tournure particulière de l'esprit des Allemands est une conséquence d'événements historiques qui, à travers les siècles, ont marqué ce peuple à jamais. De même que la défaite de l'Armada ou la victoire sur Napoléon ont conféré aux Britanniques l'assurance qu'ils sont capables de surmonter toutes les crises, certains épisodes de l'histoire allemande ont marqué d'une touche dramatique le caractère de cette nation.

Les exploits des tribus germaniques au cours des grandes migrations, exploits qui se sont terminés par l'extinction de ces groupes, les succès des Hohenstaufen au moyen âge, qui ont abouti à la défaite et au désastre, les chevaliers teutons qui ont été anéantis à Tannenberg, et finalement la splendeur et la misère de 1914-1918, tels sont les tableaux qui forment l'arrière-plan de la pensée de tout Allemand. L'épisode nazi cadre à la perfection avec ces tableaux. Dès 1934, les poètes officiels du régime ont composé des hymnes dans lesquels on trouve les couplets suivants : « Nous serons une nation de cadavres sur laquelle brilleront les feux de la gloire éternelle », ou bien : « Mourons comme des Goths ». Lorsque Gœbbels compare les victimes de Stalingrad aux Nibelungen mourant dans l'antre d'Attila, il emploie une arme à double tranchant. Il ne peut pas y avoir de fin heureuse dans toute épopée allemande.

Voici pourquoi, à mon avis, chaque Allemand est convaincu qu'il ne peut pas se soustraire à la défaite et qu'il doit en connaître l'amertume comme en 1918.

1918... UNE EXCEPTION

Ceci ne veut pas dire cependant que l'Allemagne abandonnera la lutte aussi facilement qu'elle le fit il y a 25 ans. « 1918 » est l'exception et non pas la règle des nombreuses tragédies de l'histoire allemande. En effet, l'on trouve de multiples exemples dans lesquels les Allemands, tout en se sachant condamnés, luttent et combattent jusqu'au bout.

C'est appliquer une formule par trop simpliste que d'affirmer qu'en 1918 il y eut un effondrement et rien d'autre. Il est vrai que de nombreux Allemands, dont Ludendorff, ont perdu courage sous le choc de la défaite. Mais ceux qui voulaient à tout prix continuer la lutte étaient aussi nombreux. Ce fut un troisième groupe d'opinions qui hâta la fin, en fait une majorité — qui regardait l'avenir avec espoir plutôt qu'avec accablement. La panique, le défaitisme, la révolte qui se manifestèrent dans toute l'Allemagne en 1918 ne doivent pas nous empêcher de voir les mouvements de révolution, d'espérance et de bonne volonté qui certainement existaient simultanément.

Rien de tout cela n'est visible aujourd'hui en Allemagne. Je ne doute pas qu'un bon nombre de citoyens du Reich aient considéré les nazis avec un certain dégoût, en temps de guerre comme en temps de paix. Mais le désespoir n'est pas un aiguillon pour l'action. C'est, tout au plus, un stimulant poussant au suicide. Et n'est-ce pas justement en vue du suicide, un suicide national, sur une grande échelle, que Hitler apprête les décors ?



1 Dans l'usine où elle travaille, Irène Stacey pense à son mari lointain et à l'enfant qui va naître.



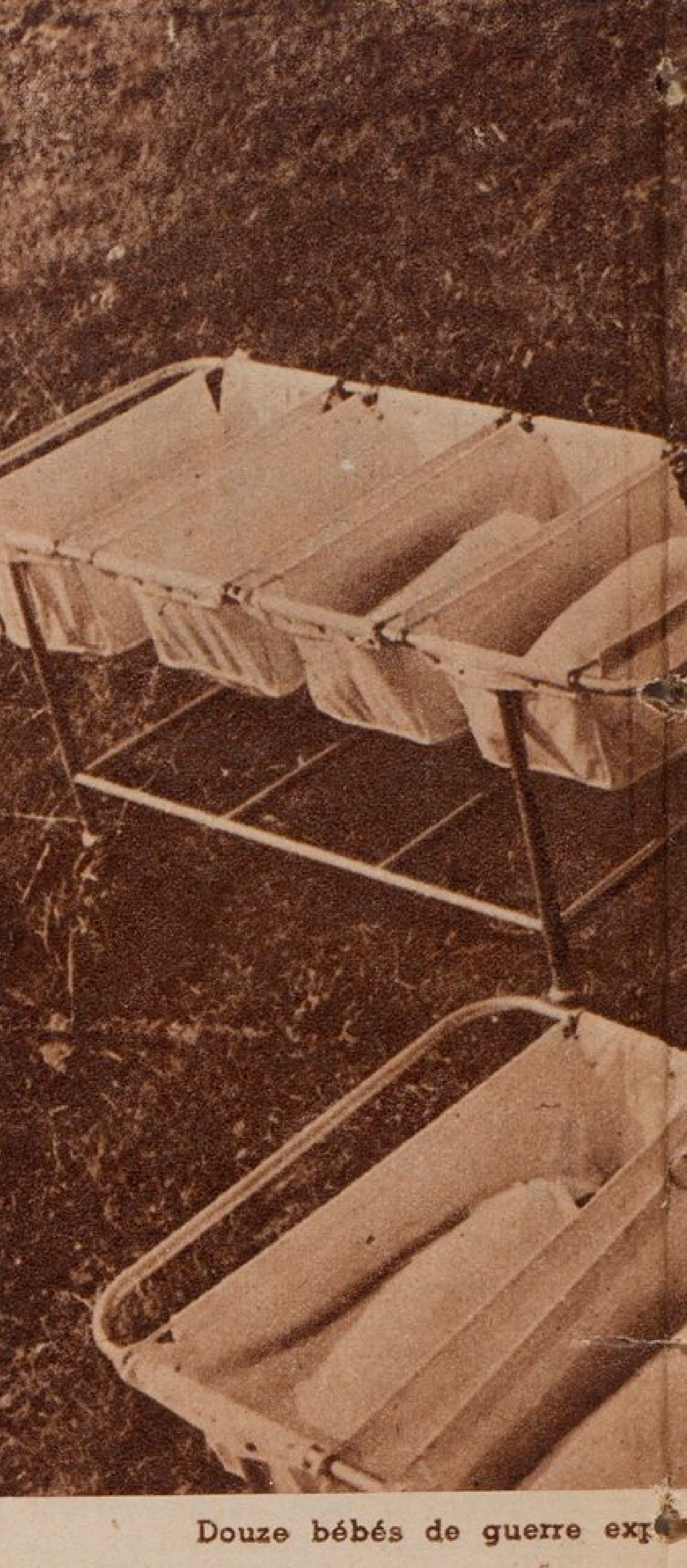
2 Un étourdissement significatif. Irène se rend à l'infirmerie où on lui administre un cordial.



3 Irène reçoit un bon lui donnant droit à un litre de lait par jour. Elle est heureuse et optimiste.



6 L'enfant a deux jours. Sa jeune mère le contemple avec extase. Ah ! si le père pouvait être là !



Douze bébés de guerre exp

FILS DI

Tandis qu'il se battait en plein désert accouchement, sa femme Hilda, angoissée shillings 6 par semaine — se faisait bien de une clinique, elle se rendit compte que s elle ne rencontrait que sourires bienveillan pital pour tous les soins reçus et son séjou chaque cliente.

Il existe actuellement en Angleterre 2.30 frais. De plus, 790 centres et 261 cliniques toute épreuve.



4 Une nurse reçoit Irène Stacey à son entré clinique où elle recevra tous les soins néces



7 Les parents d'Irène, maman et papa Jo dernier porte ses décorations de l'autre



...és au soleil dans le jardin de la nursery.

...E SOLDAT

...rt contre les troupes de Rommel, le soldat Cyril Stacey a eu un fils. Avant son ...ée par les frais qu'elle aurait à subir — la solde qu'elle touchait se montait à 28 ... des soucis. Mais les choses prirent un tout autre aspect quand, transportée dans ... soins, médecins, nourriture et le reste étaient entièrement gratuits. Autour d'elle, ...lants et dévouement touchant. Quand elle sortit, elle versa à la caisse de l'hô...jour à la clinique la somme de une livre, montant laissé à la discrétion de ...

...508 centres infantiles et 1.474 cliniques dont les autorités locales assument les ...s sont organisés par des associations de volontaires dont le dévouement est à ...



...trée à la ...cessaires.

5 Avec sa mère, Irène prépare la layette de l'enfant. Elle considère l'avenir avec sérénité.



...Jones. Ce ...tre guerre.

8 La cérémonie du baptême a lieu en présence de quelques amis venus la fêter joyeusement.

La Belgique Martyre

résiste à l'ennemi

Dans l'espace d'un quart de siècle, la Belgique aura connu à deux reprises l'occupation allemande. Voici, fait par un évadé, le douloureux récit des souffrances qu'endure ce vaillant pays, encore une fois grandi par son héroïsme.

A la suite de la terrible catastrophe de 1940, la Belgique a dû fermer nombre de ses usines. Du coup, des milliers d'ouvriers se sont vus privés de leur gagne-pain. Les allocations de chômage furent tout de suite utilisées par les autorités occupantes comme un moyen de recrutement au profit des usines allemandes. Sous peine de tomber dans la plus lamentable misère, maints ouvriers durent s'enrôler immédiatement pour aller travailler en Allemagne : on conçoit que devant une telle alternative l'hésitation n'était pas toujours possible.

Des régions industrielles furent spécialement assignées aux travailleurs belges : Hambourg et la Ruhr. Ces zones étaient vraisemblablement par trop dangereuses pour qu'on y envoyât des Allemands. Les bombardements y sont assez fréquents pour qu'on n'y expose que des vies étrangères. De plus, les ouvriers belges ont été spécialement affectés au travail de nuit, le plus épuisant et le plus périlleux, précisément à cause des raids de la R.A.F., qui ont surtout lieu après le coucher du soleil.

SABOTAGE

Mais ces ouvriers, pour avoir accepté de se laisser ainsi brutalement transplanter, n'ont pas oublié les plaies saignantes de leur patrie. Dans les arsenaux, dans les mines où ils travaillent, des explosions se produisent fréquemment : on recherche les coupables et ce sont toujours des Belges qu'on découvre.

En Belgique même, d'ailleurs, où la métallurgie lourde et les industries chimiques sont toutes aux mains des Allemands, le sabotage n'est pas moins efficace. Et il est notamment pratiqué avec plus de silence. C'est ainsi que les usines belges livrent souvent du matériel inutilisable soit à cause d'un grave défaut de fabrication, soit à cause de son inadaptation complète à l'usage auquel il est destiné. Il n'y a pas longtemps encore, 1.500.000.000 de cartouches qui sortaient de l'une de ces usines ne partirent pas au déclic. Un autre « truc » consiste à « égarer » les expéditions d'armes et de munitions. Tels envois, destinés au front de Russie, sont dirigés — par quel mystère ? — vers Lyon ou une autre ville de France.

Encore une forme de sabotage, très populaire celle-ci, consiste à ne pas payer les impôts. Sous différents prétextes, les contribuables parviennent à escamoter les sommes imposées. De cette façon, les Allemands se trouvent privés d'une source de revenus importante puisqu'ils prélèvent sur le budget belge une lourde contribution de guerre. Aussi, les autorités locales ont-elles dû, afin d'éviter les complications avec Berlin, prendre des mesures sévères susceptibles d'assurer la rentrée régulière des impôts.

Et l'auteur de l'article raconte comment, ayant participé lui-même à cette campagne anti-fiscale, il fut cité en correctionnelle. « Je comparus, enfin, devant le juge qui m'admonesta sur un ton féroce, me reprochant de nuire à mon pays. Puis, s'étant assuré qu'aucun policier ne se trouvait dans la salle, il changea tout à coup de ton et me félicita chaudement pour ma courageuse attitude. Je m'étais trouvé devant un juge patriote ! »

LES BELGES MANIFESTENT

Depuis 1940, les manifestations politiques et patriotiques sont interdites en Belgique. Mais la population est parvenue à trouver un biais qui lui permet d'exprimer discrètement ses sentiments à l'égard de l'étranger. C'est ainsi que l'usage s'est répandu, depuis quelque temps, de lever son chapeau en passant près des monuments érigés en hommage aux héros nationaux. Les Allemands ont vite compris l'hostilité de ce geste.

Tout récemment, d'ailleurs, à l'occasion d'une des fêtes nationales belges, trois jeunes Bruxelloises se vêtirent, la première en noir, la seconde en jaune, la troisième en rouge, et se postèrent près de la tombe du Soldat Inconnu, en pleine rue Royale. Leurs robes composaient le drapeau tricolore belge. Les passants eurent tôt fait de s'attrouper, si bien, qu'au bout de quelques minutes, la foule grossit jusqu'à devenir compacte. Les sentinelles allemandes, qui montaient la garde autour du monument, ne comprirent pas tout d'abord ce qui attirait tout ce monde. Les agents de la Gestapo, qu'on avait envoyé quérir, se rendirent compte de ce qui se passait. Ils appelèrent la police qui dispersa les silencieux manifestants et arrêta les trois courageuses jeunes femmes. Depuis cet « événement », on voit des autos ralentir, en passant, rue Royale pour permettre à leurs occupants de jeter sur la Tombe des gerbes de fleurs.

« ICI LONDRES... »

Tous les soirs, entre 9 h. et 10 h. 30, la plupart des Belges se retirent chez eux pour se mettre à l'écoute de la radio anglaise et parfois de la radio américaine, où des voix familières leur parlent. On s'explique facilement l'avidité des Belges à recevoir des nouvelles d'outre-Manche et d'outre-Atlantique. Ils recueillent des paroles de réconfort, ils sentent renaître en eux l'espoir d'une Belgique bientôt « retrouvée ». Et ce climat du dehors, cet air du large, leur sont devenus d'autant plus chers qu'ils ressentent, chez eux, un étouffement qui les prend à la gorge et oppresse leurs poitrines.

En effet, l'occupant, par souci de sécurité, tente d'éliminer toute trace de liberté en Belgique. Et afin de parvenir à son but, il a établi son contrôle sur la pensée écrite et parlée, les écoles, le cinéma, la radio.

La propagande germanique ne s'est arrêtée devant aucun mur, n'a respecté aucun seuil.

Les livres d'histoire, notamment, où les jeunes générations apprenaient le passé de leur pays, ont été censurés et refaits. Pas de patriotisme à l'école ! Et quiconque désobéit à ce mot d'ordre encourt les pires sanctions. Certains pères de famille patriotes ont, pourtant, pris sur eux d'enseigner à leurs enfants l'histoire de leur pays. Et ce sont des lectures qu'ils font tous les soirs, après dîner, dans un vieux manuel soustrait au contrôle nazi.

Les Allemands se sont attaqués aussi à l'enseignement universitaire qui est soumis à une propagande culturelle très intense. Espèrent-ils vraiment évincer la culture franco-belge au profit de la leur ? En tout cas, cette intention se révèle clairement à tout observateur qui peut constater que même les anciennes plaques indicatrices, dans les rues de Bruxelles, ont été remplacées par de nouvelles plaques rédigées en allemand. Et les méthodes allemandes sont, même, appliquées au trafic. Au surplus, à chaque coin de rue, des flèches indiquent l'emplacement du plus proche poste de police. Ce qui rappelle bien Berlin.

LA BELGIQUE AFFAMÉE

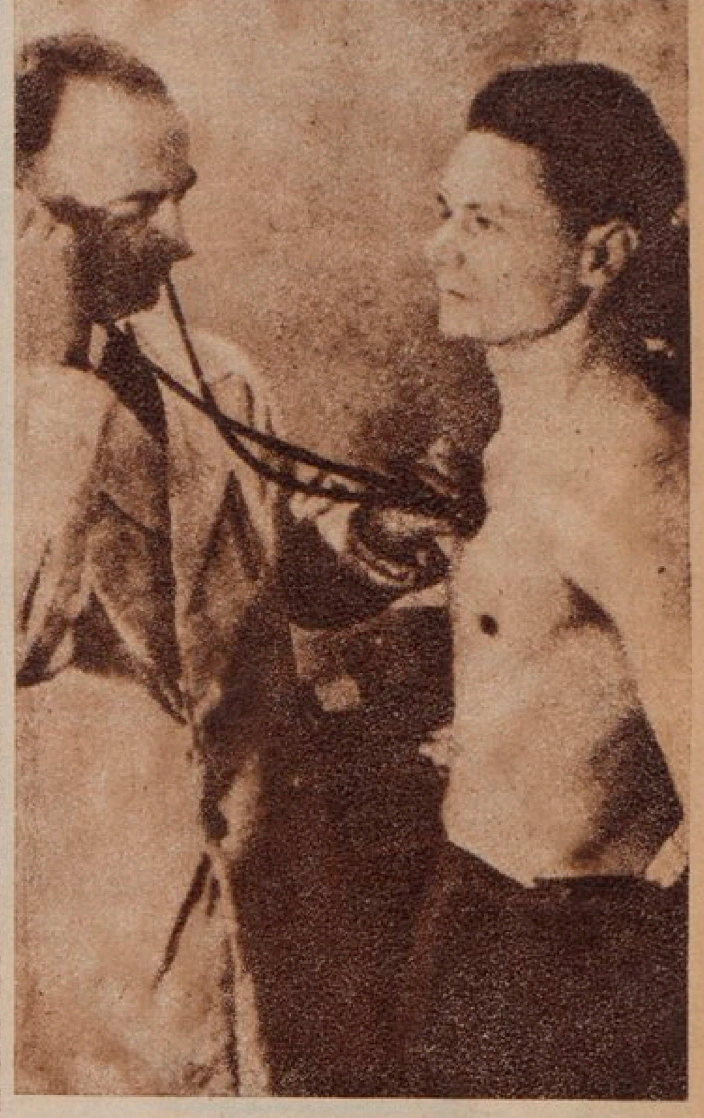
Voici, d'après les derniers rapports, l'état de l'approvisionnement belge :

Les nazis achètent tous les produits agricoles avant qu'ils ne soient envoyés au marché.

La demi-livre de pain, qui constitue la ration moyenne par personne, est faite de farine et de pommes de terre. Plusieurs familles, trop indigentes pour pouvoir se procurer de ce pain, se contentent d'épluchures de pommes et de marrons. Le lait est accordé en rations insuffisantes aux enfants au-dessous de 7 ans et aux vieillards âgés de plus de 70 ans. Et le plus souvent, il est frelaté.

Chaque Belge a droit à 1.000 calories par jour, alors qu'un adulte a normalement besoin, pour subsister, de 1.800 calories quotidiennement.

Cet état de choses nous explique l'élévation du degré de la mortalité et les ravages de la tuberculose dans un pays où, avant la guerre, l'état sanitaire était le meilleur du monde. Et pourtant, la Belgique martyre demeure vaillante...



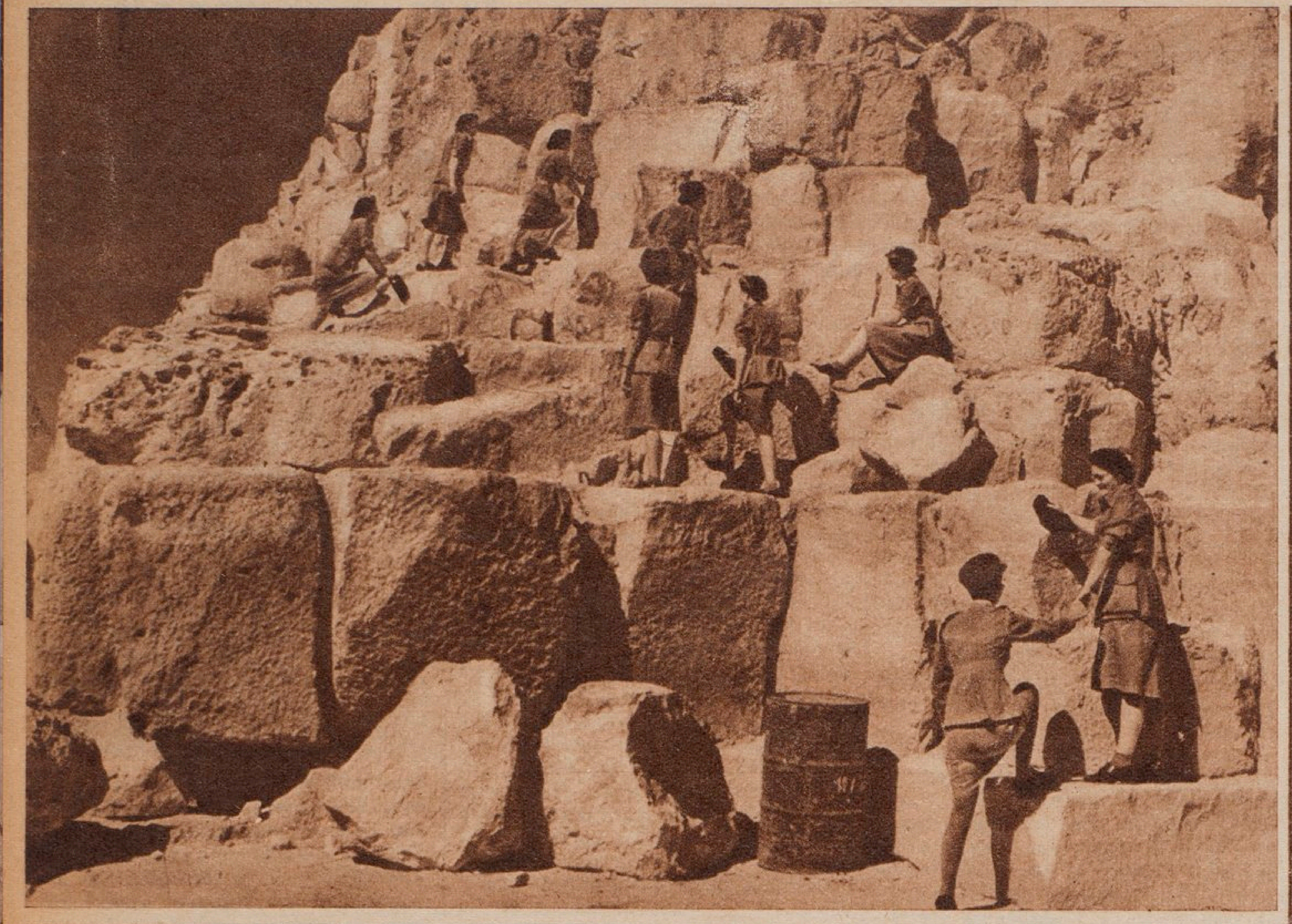
Des milliers d'hommes et de femmes des pays occupés sont déportés chaque jour vers l'Allemagne. Voici le 250.000ème ouvrier belge à son arrivée à la fabrique. Il est soumis à un examen approfondi par le médecin attaché à l'usine.



Dans l'usine où il est embauché, des souhaits de bienvenue lui sont adressés par un officier nazi.



A l'entrée de la gare de Bruxelles, une affiche rédigée en flamand, allemand et en français annonce le départ du 250.000ème ouvrier belge déporté par les autorités d'occupation vers les usines d'Allemagne.



Des A.T.S. escaladant allègrement la grande pyramide.

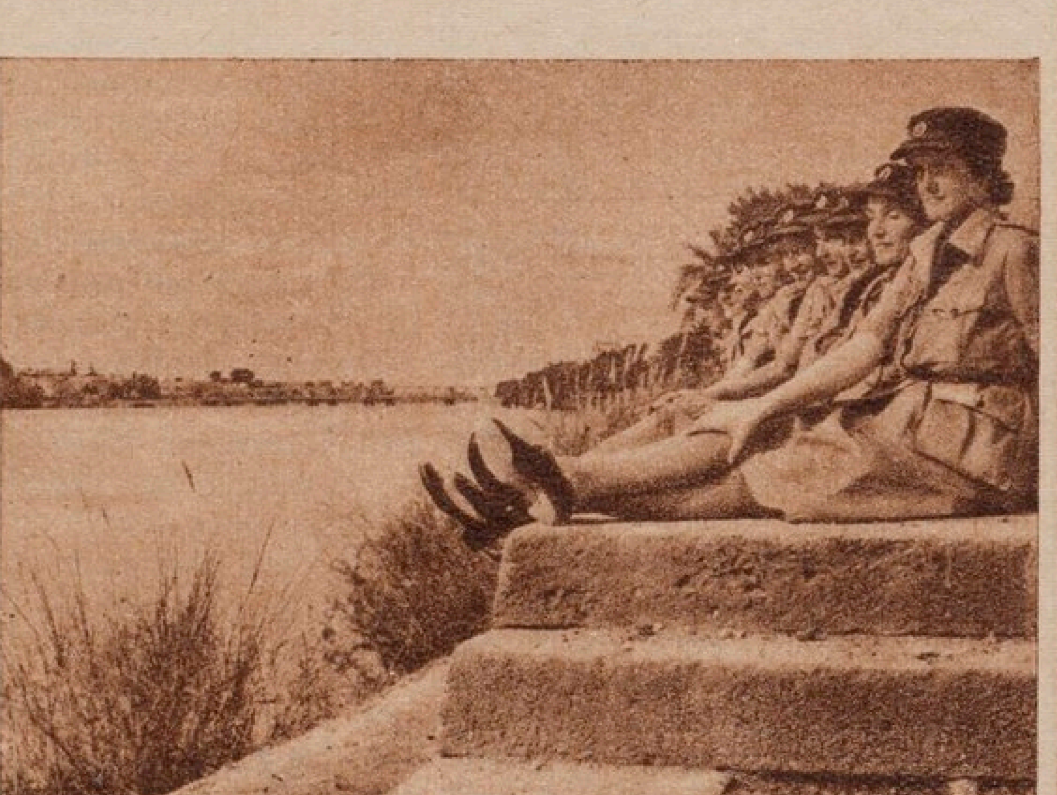


Piscine, sport, grand air, elles s'en donnent à cœur joie.

Avec les A.T.S.

HEURES DE LOISIR...

Dans leurs moments de loisir, les A.T.S. savent très bien remplir les heures de liberté dont elles disposent. Touristes en uniforme, elles veulent d'abord tout voir des vestiges de l'Egypte antique. Sportives et aimant la vie au grand air, ce sont les berges verdoyantes du Nil qui les attirent particulièrement. Suivons-les dans leurs pérégrinations.



Un batelier chargé de marchandises diverses voguant sur les eaux tranquilles du Nil retient leur attention.

Assises l'une à côté de l'autre sur les berges du Nil, quelques A.T.S. contemplent le paysage alentour.



Une partie de hockey très animée.

QUELLE PERSONNE ETES-VOUS ?

Il a été démontré que chaque acte de notre vie, depuis notre naissance, se trouve incrusté dans un casier de notre esprit. Evidemment, il nous est impossible de nous rappeler avec exactitude ce que nous faisions à cette même heure il y a dix ans. Néanmoins notre subconscient le sait, mais il n'est pas toujours possible de recourir à ce merveilleux dépôt qu'est un cerveau humain.

Les hommes de science modernes proclament que les pensées, les désirs ou les idées qui existent dans cette partie de nous-mêmes influent sur nos actes et sur nos habitudes.

Voulez-vous savoir ce que vos habitudes trahissent en vous ? Voulez-vous connaître certains phénomènes de votre nature et la cause de certains de vos tourments ? Répondez aux questions suivantes. Vous vous connaîtrez mieux vous-même. Tentez l'expérience parmi les personnes qui vous entourent. Vous apprendrez à être mieux renseigné sur leur compte.

1. (a) Faites-vous nerveusement le nœud de votre cravate ?
(b) Ne vous impatientez-vous jamais ?
2. (a) Fumez-vous une cigarette en la maintenant fermement entre vos lèvres et d'une manière parfaitement horizontale ?
(b) La laissez-vous traîner paresseusement au coin des lèvres ?
3. (a) Jetez-vous les cendres de votre cigarette n'importe où ?
(b) Prenez-vous la précaution de toujours chercher un cendrier ?
4. (a) Eteignez-vous consciencieusement votre cigarette après l'avoir fumée ?
(b) La jetez-vous simplement sans l'éteindre ?
5. (a) Avez-vous l'habitude de caresser votre menton ?
(b) Vous tenez-vous souvent le cou avec le pouce et l'index ?
6. (a) Marchez-vous d'habitude à petits pas précipités ?
(b) Votre démarche est-elle lente et assurée ?
7. (a) Mangez-vous rapidement ?
(b) Aimez-vous à prendre votre temps au cours d'un repas ?
8. (a) Vous mettez-vous en pantoufles aussitôt arrivé « at home » ?
(b) Gardez-vous souvent vos chaussures à la maison ?
9. (a) Avez-vous l'habitude de vous coucher tard ?
(b) Vous couchez-vous tôt ?
10. (a) Vous levez-vous le matin de bonne heure et frais et dispos ?
(b) Restez-vous au lit le plus longtemps possible ?
11. (a) Avez-vous l'habitude de lire dans votre lit ?
(b) Vous mettez-vous au lit pour dormir immédiatement ?
12. (a) Avez-vous l'habitude de vous laver aussitôt arrivé à la maison ?
(b) Vous lavez-vous les mains occasionnellement quand vous rentrez chez vous ?
13. (a) Prenez-vous votre petit déjeuner non rasé ?
(b) Vous rasez-vous avant tout ?
14. (a) Est-ce une habitude chez vous de marcher les bras ballants ?
(b) Tenez-vous les mains fermées en vous promenant, les doigts ramenés vers la paume ?
15. (a) Est-ce chez vous une manie d'acheter des timbres en quantité ?
(b) En achetez-vous seulement quand vous en avez besoin ?
16. (a) Est-il dans vos habitudes de vous maquiller le visage chaque fois que vous devez sortir ?
(b) Vous contentez-vous d'un peu de poudre de temps en temps ?
17. (a) Cornez-vous votre livre pour retrouver la page où vous avez abandonné votre lecture ?
(b) Employez-vous habituellement un signe spécial ?
18. (a) Avez-vous l'habitude de remarquer les détails, d'observer les gens qui vous entourent ?
(b) Les autres vous sont-ils indifférents ?
19. (a) Vous rappelez-vous les anniversaires de vos parents ?
(b) Au contraire, les oubliez-vous constamment ?
20. (a) En voyage, dans un compartiment, vous asseyez-vous face à la direction du train ?
(b) Vous contentez-vous de n'importe quelle place ?

Voici les réponses qui établissent votre caractère selon que vous avez répondu consciencieusement au questionnaire précédent :

1. (a) Vous êtes un réaliste et possédez un don d'observation poussé. Ne vous préoccupez pas de l'opinion d'autrui.

(b) Vous êtes maître de vous et avez confiance en votre destinée.

2. (a) Vous regardez les choses bien en face. Poursuivez votre route avec confiance et ne craignez pas de vous montrer parfois trop brusque avec votre entourage.

(b) Vous avez tendance à toujours céder et vous préférez d'habitude un « mauvais arrangement à un bon procès ».

3. (a) Vous avez trop d'imagination et ne voyez pas les choses telles qu'elles sont.

(b) Cela dénote un esprit sain, méthodique et logique.

4. (a) Vous avez dans votre subconscient la crainte du feu. Vous possédez un esprit net et de l'ordre.

(b) Vous vous occupez un peu trop de vous-même. N'êtes-vous pas aussi un égoïste ?

5. (a) Vous réfléchissez considérablement et cherchez toujours à savoir le pourquoi de chaque chose.

(b) Cela est le signe d'une appréhension nerveuse. Vous avez toujours peur de commettre une erreur.

6. (a) Votre cerveau est rapide. Vous êtes de nature impatiente.

(b) Vous avez de la logique et du bon sens. Vous n'êtes pas un émotif.

7. (a) Vous êtes très impatient et ne pouvez supporter d'attendre le déroulement normal des choses.

(b) Vous avez un esprit d'appréciation parfait, mais vous vous occupez un peu trop de vous-même.

8. (a) Vous êtes adaptable et, de manière générale, assez optimiste.

(b) Vous êtes toujours inquiet, agité et pressé de voir tout ce que vous entreprenez se terminer au plus tôt.

9. (a) Vous détestez le gaspillage et voudriez toujours faire le maximum de ce que vous pouvez.

(b) Cela dénote chez vous une tendance à être trop méticuleux. Vous vous attachez exagérément aux détails.

10. (a) Vous êtes ambitieux, ardent et impétueux.

(b) Vous êtes sûr de vous-même et considérez l'avenir avec optimisme..

11. (a) Votre esprit ne connaît pas de paix sereine. Vous manquez d'ordre et de discipline.

(b) Vous avez la volonté dominée par le cœur. Vous êtes très sensible aux peines d'autrui.

12. (a) Vous avez l'amour de la vérité et un esprit méthodique.

(b) Vous avez souvent l'habitude de perdre du temps à des vétilles.

13. (a) Vous êtes négligent et désordonné. Vous n'êtes pas satisfait de vous-même et de votre destinée.

(b) Vous essayez de vivre selon la raison. Vous avez une place pour chaque chose.

14. (a) Vous êtes opportuniste. Tâchez d'avoir plus de personnalité.

(b) Vous êtes de nature joyeuse et avez beaucoup d'amis.

15. (a) Vous êtes prêt à affronter tous les risques. Vous êtes fier et courageux.

(b) Vous ne jugez jamais de prime abord. Vous êtes juste et loyal.

16. (a) Vous êtes très sensible à l'opinion du sexe opposé. Vous avez un esprit romanesque.

(b) Vous aimez être apprécié et êtes très sensible aux louanges d'autrui.

17. (a) Vous êtes profondément égoïste et très émotif.

(b) Vous appréciez les biens matériels à leur juste valeur.

18. (a) Vous êtes ambitieux.

(b) Vous êtes ce que l'on appelle un « égocentrique ». Vous rapportez tout à vous.

19. (a) Vous souffrez d'un complexe d'infériorité dont vous devez vous corriger.

(b) Vous êtes ambitieux, mais ne donnez pas l'effort nécessaire pour voir vos désirs réalisés.

20. (a) Vous n'aimez pas l'incertitude. La sécurité est nécessaire à votre bonheur.

(b) Vous avez de grandes tendances à devenir fataliste. Vous prenez les choses comme elles viennent.





Le maréchal italien Messe (à gauche) et le général allemand von Liebenstein (à droite), capturés durant la dernière phase de la bataille de Tunisie, expliquent au général Montgomery les durs problèmes auxquels ont eu à faire face les armées axistes encerclées. Tout comme entre joueurs d'une partie d'échecs, ils discutent le « coup ».

MONTGOMERY DISCUTE

avec ses prisonniers

La conquête de la Tunisie, à part qu'elle s'est chiffrée par un grand nombre de prisonniers, a abouti à la capture de plus de 27 généraux, tant allemands qu'italiens, et non des moindres, puisque parmi eux figurent le général von Arnim et le maréchal Messe. Voici quelques-uns de ces généraux photographiés avec leurs vainqueurs.



Accompagné par un officier britannique, le général von Arnim se dirige vers l'avion qui le conduira à Londres, où il est arrivé la semaine dernière.



Autour d'une carte du champ de bataille tunisien, le général Montgomery discute avec le maréchal Messe (à gauche) et le major général von Liebenstein (à droite), désormais hors de la partie, des plans des différents états-majors.



Le maréchal Messe au garde à vous devant le général Freyberg, commandant de la division néo-zélandaise, qui écoute les explications de l'interprète italien.



Le maréchal Messe fait ses adieux aux membres de son état-major avant de gagner le quartier général du général Montgomery. On sait que le maréchal insista pour ne se rendre qu'au commandant en chef de la Huitième Armée.



Le major général Krause, de l'artillerie allemande, capturé par les troupes américaines en Tunisie, prend une légère collation, avant d'être transféré à l'arrière.







YAMAMOTO

l'homme qui commandait la marine nippone

Tué dans un accident d'aviation, l'amiral Isoroku Yamamoto, commandant en chef de la marine nippone, était considéré au Japon comme un héros national. Sa haine pour l'Amérique était implacable et toute sa vie fut consacrée à mener une guerre sans merci à la nation qu'il considérait comme l'ennemie de sa race. Voici un tableau de l'homme que le Japon vient de perdre, brossé d'après une étude de Willard Price, spécialiste des questions nippones, que nous extrayons de « Harper's Magazine ».

Isoroku Yamamoto, un étrange individu au visage tanné comme du vieux cuir, à la tête de taureau et au cœur plein d'amertume, fut sans doute le plus grand ennemi des Américains en particulier et des hommes blancs en général.

Au début de la guerre, les journaux d'outre-Atlantique publièrent des extraits d'une lettre de Yamamoto à un ami : « Lorsque la guerre entre le Japon et les Etats-Unis sera déclarée, je ne me contenterai pas d'occuper l'île de Guam, les Philippines, Hawaï et San-Francisco. Mon ambition, c'est de dicter la paix aux Etats-Unis, installé dans la Maison-Blanche, à Washington. »

L'auteur de ces lignes était le commandant en chef des flottes japonaises combinées. C'était l'homme sur lequel le Japon comptait le plus, pour mener une guerre sans merci aux Etats-Unis et à la Grande-Bretagne.

J'ai connu Isoroku Yamamoto bien avant qu'il ne soit devenu amiral dans la marine japonaise. Mais déjà son cœur débordait de haine glaciale. C'était en 1915. Voici ce que je pus apprendre de la bouche même de l'homme que Pearl Harbour, Wake et Guam devaient mettre, vingt-sept ans plus tard, sinistrement en vedette.

UNE DURE JEUNESSE

Le jeune Yamamoto commença à haïr les Américains lorsque son père lui conta les histoires des hommes étranges, à moitié barbares, sentant la viande d'animaux dont ils se nourrissaient, qui vinrent un jour rompre le splendide isolement des îles japonaises. Ces hommes osèrent menacer le Fils du Ciel, ils eurent l'effronterie de profaner les coutumes ancestrales des Samouraïs, de demander des indemnités. Ils mouchaient leurs nez démesurément longs dans des morceaux d'étoffe qu'ils remettaient en poche au lieu de les jeter après en avoir fait usage.

Sa ville natale, où il passa toute son enfance, est Nagaoka, une bourgade nichée dans les froides brumes du Japon septentrional, loin des ports de Kobé et de Yokohama où faisaient escale les bateaux étrangers.

Il apprit dès son plus jeune âge l'art difficile et varié de la pêche. Il s'initia aux secrets des nuages, du vent et des flots. Il était encore enfant lorsqu'il prit la décision d'être ou un pêcheur ou un marin.

Il sourit d'un air sinistre :

— J'ai toujours eu l'intention de rendre aux Etats-Unis la visite que nous fit le commodore Perry.

PRÉCURSEUR

L'officier de marine entretenait des idées en avance sur son temps. Pour mener à bien son grand dessein, il tourna son attention vers l'aviation beaucoup plus que vers les navires de guerre. Il avait mûri sur le pont des bateaux de combat. Il avait vu des cuirassés, des croiseurs, des destroyers, des lance-torpilles, défiler aux tournants de l'histoire. Et lorsque je lui demandai quel était, d'après lui, le navire de l'avenir, il me répondit :

— Aucun de ceux-ci. Le navire le plus important de l'avenir sera un navire pouvant transporter des aéroplanes.

A cette époque, en 1915, l'avion s'appelait encore aéroplane, et l'aviation était en enfance. Quelques expériences isolées, ayant pour objet de faire partir des appareils de plates-formes flottantes, avaient été entreprises en Amérique. Mais les techniciens d'alors avaient regardé avec des yeux sceptiques toutes ces tentatives.

Yamamoto, déjà en ce temps-là, pensait « aviation ». Aussitôt qu'il se trouva à la tête de la marine japonaise, il entreprit la tâche de donner à son pays un nombre prédominant de porte-avions.

A partir d'une certaine date, son nom fut continuellement associé à des avions et à des aérodromes. Il fut nommé chef-instructeur du corps aéronaval de Kasumigara. Il émit des réflexions amères lorsque, à la conférence de Washington, les délégués nippons acceptèrent la proportion des constructions navales 5-5-3 proposée par l'assemblée. Appuyé par une forte section de jeunes patriotes, il attaqua durement les délégués qui avaient consenti à une telle humiliation.

En 1925, il était attaché naval à l'ambassade japonaise de Washington. Il fréquenta assidûment les officiers de marine américains, s'intéressa à tout ce qui concernait la flotte. Il apprit également à parler couramment l'anglais et améliora sa technique au poker.

De retour au Japon, il assuma le commandement de plusieurs unités. Mais tout en se tenant sur le pont des navires, il levait les yeux vers le ciel.

LE DIPLOMATE

Mais tant que la proportion de 5-5-3 était maintenue envers la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, il ne fallait même pas envisager une action de cette envergure. Il attaqua si violemment cette « injustice », qu'en 1934, le Président du Conseil le désigna pour aller représenter le Japon à la Conférence Navale de Londres.

Il s'embarqua, en jurant de ne pas lire un seul journal pendant le voyage. Il se méfiait de la subtilité européenne et craignait d'être influencé. Il voulait se tenir frais pour Londres.

Au cours de sa traversée de l'Amérique, il refusa de recevoir les journalistes, sous prétexte qu'il ne connaissait pas l'anglais.

Mais lorsqu'il arriva dans la capitale britannique, ses connaissances de la langue de Shakespeare lui revinrent comme par enchantement.

Après deux mois de discussions, la conférence avait abouti à une impasse. Yamamoto essaya d'amadouer les autres délégués, en disant que le Japon ne songeait pas à construire jusqu'à la parité, mais que, pour sa dignité, il devait avoir droit à la limite commune. Il refusa toutefois de donner une garantie quelconque.

Lorsque, au cours d'un repas, quelqu'un lui dit que le Japon n'avait vraiment pas besoin d'entretenir une flotte aussi forte que celles de l'Angleterre et des Etats-Unis, il répondit placidement :

— Je pense que je suis plus petit que vous.

— Oui, dit l'autre étonné.

— Est-ce là une raison pour que je me contente d'absorber les trois cinquièmes de la nourriture contenue dans mon assiette ? Non, je mange autant qu'il me convient.

Lorsqu'il rentra au Japon, Yamamoto fut accueilli comme un héros. La course aux constructions navales allait commencer.

CHEF DE LA FLOTTE NIPPONE

La course se déroula dans le plus grand secret, et tous les chiffres annoncés publiquement étaient loin de se rapprocher de la réalité. Grâce à l'impulsion de Yamamoto, devenu le commandant suprême des forces navales japonaises, une attention spéciale fut consacrée à la construction des porte-avions.

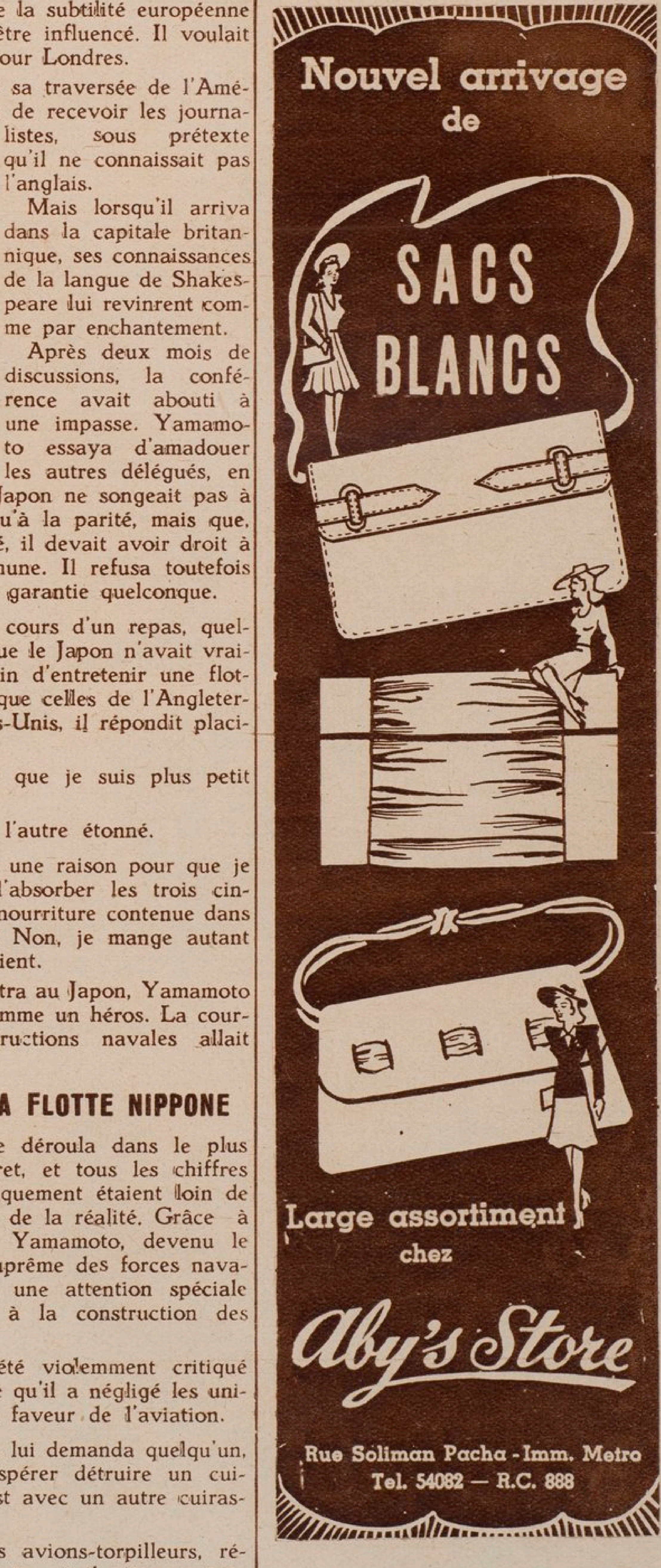
L'amiral a été violemment critiqué au Japon parce qu'il a négligé les unités navales en faveur de l'aviation.

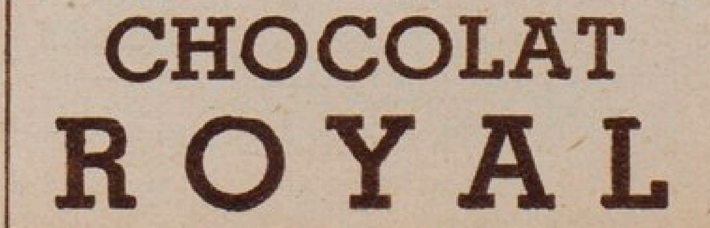
— Comment, lui demanda quelqu'un, pouvez-vous espérer détruire un cuirassé si ce n'est avec un autre cuirassé ?

— Avec des avions-torpilleurs, répondit Yamamoto, et il cita un proverbe japonais : Le plus terrible serpent peut être vaincu par un essaim de fourmis.

Voilà l'homme qui présidait aux destinées navales du Japon et dont la perte a dû être vivement ressentie au pays du Soleil-Levant.



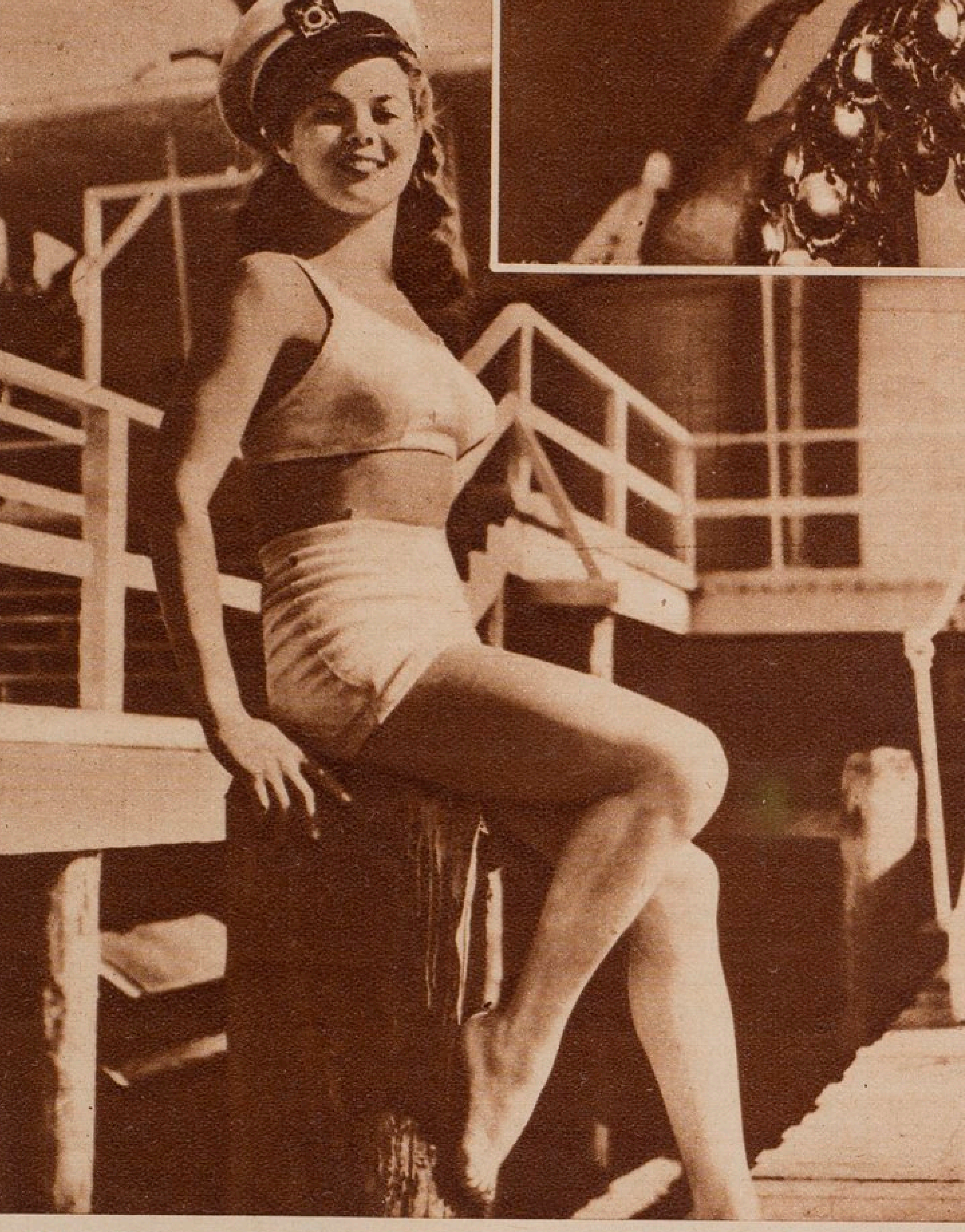




Féminités

Cette coiffure — convenant admirablement au genre exotique de Dona Drake — ne serait pas à recommander à nos jeunes filles, car elle tiendrait trop chaud. Les boucles massées sur le front et les mèches tombant librement dans le dos donnent un cachet vraiment personnel à la jeune vedette.

Dona Drake, nouvelle étoile au firmament de Hollywood, a une silhouette impeccable, rendue encore plus attirante par le port de ce maillot de bain « deux pièces » blanc. La jeune femme, qui est une grande sportive, passe tous ses loisirs au bord de la mer, loin des bruits du studio. Parfois, quand elle a congé, elle part en croisière à bord de son yacht privé.



Comment nettoyer
LES COUVERTURES DE COTON

Il est toujours préférable de ne pas laver les couvertures de coton avec l'ensemble de la lessive, mais de commencer par enlever les taches une à une, en tenant compte de leur nature. Ensuite, on fait tremper la couverture dans de l'eau de savon tiédie, pendant une vingtaine de minutes, après quoi on la frotte point par point. Quand elle est propre, on la fait tremper dans de l'eau additionnée d'un dixième d'alun en poudre, avant de la rincer à l'eau claire.

La couverture doit sécher à l'ombre, si possible horizontalement, c'est-à-dire attachée par les quatre coins à des piquets. Quand on n'a pas d'autre ressource que de la suspendre sur une corde, il convient de la changer de sens et de la tourner plusieurs fois au cours du séchage.

POUR UTILISER LES BLANCS D'ŒUFS

Des lectrices économes m'ont souvent écrit pour me demander ce qu'elles pourraient faire avec des blancs d'œufs auxquels elles ne trouvaient aucun emploi et qu'elles jetaient presque toujours. Voici pour elles toutes quelques excellentes recettes :

Pommes de terre norvégiennes

Faites cuire des pommes de terre à l'eau salée, épluchez-les et coupez-les en rondelles minces. Battez un peu votre blanc d'œuf, passez dedans les rondelles que vous plongerez au fur et à mesure dans la friture chaude. Egouttez-les dès qu'elles sont bien dorées et servez aussitôt.

Mousse au fromage

Pour trois blancs d'œufs, 125 grammes de fromage grec râpé. Battez les blancs en neige, ajoutez le fromage et mélangez. Mettez l'ensemble dans un plat à gratin, faites-le cuire au four pendant quinze minutes et servez aussitôt.

Purée mousseline

A une purée, faite de dix pommes de terre moyennes cuites à l'eau, incorporez du beurre détaillé en petits morceaux et trois blancs d'œufs battus en neige. Salez. Mettez le mélange dans un plat à gratin et cuisez au four pendant une vingtaine de minutes.

Bananes neige

Battez le blanc en neige. Coupez des bananes en rondelles, mettez-les dans le blanc d'œuf et retirez une à une, à l'aide d'une petite cuiller. Plongez-les au fur et à mesure dans l'eau bouillante sucrée pour les y « pocher » pendant une minute. Egouttez, dressez sur un plat à gâteaux et servez.

Mousse à l'orange

Pour trois blancs d'œufs, râpez le zeste d'une orange. Battez les blancs en neige, incorporez-y le zeste et trois cuillerées de sucre en poudre. Mélangez vivement et garnissez-en aux trois quarts des ramequins beurrés. Faites monter au four et servez.

Mousse d'abricots

Passez au tamis de la marmelade d'abricots et mélangez deux cuillerées à bouche d'abricots par blanc d'œuf battu en neige. Mettez l'ensemble dans un moule à soufflé, faites-le cuire au four pendant vingt minutes et servez sans attendre.

Conseils à mes nièces...

Nièce « U.S.A. »

Vous êtes un peu au-dessus de votre poids, mais cela n'est pas un drame lorsque, comme vous, on a seize ans. Faites de la gymnastique. Nagez, jouez du tennis, bougez en un mot.

Nièce « Pourquoi ? »

Pourquoi un jour, brusquement et sans raison, on cesse d'aimer ? L'amour est, de tous les sentiments, celui qui se prête le moins à l'analyse. Voyez ce jeune homme, parlez-lui honnêtement et franchement. Dites-lui que vous avez cessé de l'aimer et que vous ne pouvez vous-même en comprendre la raison. Expliquez-lui tout, —très exactement, comme vous l'avez fait avec moi.

Nièce « Tout pour ma maison »

Votre blouse jaunie retrouvera son éclat d'antan si vous la faites tremper dans de l'eau tiède dans laquelle vous aurez versé quelques gouttes de véritable eau de Javel. Rincez à l'eau claire et faites sécher à l'ombre.

Nièce « Pauvre mais élégante »

Voyez ma réponse à « Tout pour ma maison ». Pour le parquet de votre living-room, lavez-le d'abord avec de l'eau dans laquelle vous aurez mis quelques gouttes de véritable eau de Javel. Laissez sécher, puis passez à l'encaustique. Ce simple moyen vous aidera à vous débarrasser de l'odeur de moisi qui vous gêne tellement.

Nièce « Vera F. »

Ce qu'il faut faire ? Partir, fuir la tentation, aller loin, aussi loin que possible. Pourquoi ne partez-vous pas en Iran puisqu'on vous y offre un poste ? Vous serez ainsi loin de cet homme et, le temps aidant, vous finirez par l'oublier. Surtout ne dites plus : « Je suis très forte et je suis certaine de ne jamais succomber à la tentation ». Vous êtes une femme, comme toutes les autres, et vous ne pouvez pas savoir jusqu'où iront vos forces de résistance. Quittez donc l'Egypte et recommencez votre vie ailleurs puisque vous en avez l'occasion.

Nièce « I am in Heaven »

Et je le comprends fort bien. Vous voici donc fiancée à ce jeune homme que vous avez tant aimé en silence. Votre patience a été récompensée. Votre roman d'amour tient un peu du conte de fées et c'est du fond de mon cœur que je vous souhaite d'être heureuse, ma chère nièce.

Nièce « Mater Dolorosa »

Je ne sais vraiment que vous dire, chère Madame. Les mots, hélas, ne vous rendront pas votre fils. Mais pensez à toutes les autres mères qui ont, elles aussi, perdu leurs fils dans cette terrible guerre. Je sais que ce n'est pas là une consolation. Tournez-vous vers Dieu. Priez. Lui seul peut vous donner cette Paix que vous n'avez plus. Les humains, quand nous sommes dans la douleur, nous oublient. Dieu, Lui, est toujours là pour nous tendre une main secourable et nous aider à reprendre la route. Bon courage, je prierai pour vous. Ecrivez-moi. Si je puis vous être utile en quoi que ce soit, vous pouvez toujours compter sur mon aide.

Nièce « Je passe mon temps à éternuer »

Quand vous sentirez dans vos narines le picotement caractéristique annonçant un rhume, prenez tout simplement la précaution de respirer plusieurs fois par jour de l'eau, assez chaude, additionnée d'une pincée de sel. Respirez cette eau de façon qu'elle repasse par la bouche. Vous couperez ainsi le rhume à son début et vous éviterez toutes les complications qu'il entraîne d'habitude.

Nièce « Soucieuse »

Puisque vos torchons de cuisine conservent ainsi l'odeur du « gras », lavez-les d'abord dans de l'eau chaude savonneuse, rincez et trempez-les ensuite pendant une dizaine de minutes dans un bain d'eau tiède additionnée de quelques gouttes d'eau de Javel. Rincez à l'eau claire.

Nièce « Décoratrice »

Vous ferez très bien de décorer votre salle à manger rustique avec des objets d'étain. Pour entretenir ces objets, lavez-les à l'eau de soude, frottez-les avec de l'oignon, puis essuyez-les avec une peau de chamois.

Nièce « Vertueuse »

Les jeunes gens se moquent parfois d'une jeune fille trop sérieuse, mais cela ne les empêche pas, au fond, d'avoir fort bonne opinion d'elle. Ne changez donc pas votre manière d'être.

Nièce « Que deviendrai-je dans la vie ? »

Mais non, voyons, vous ne devez pas abandonner vos études. Quelle idée que de « vouloir tout plaquer », comme vous dites dans votre lettre ! Obtenez tous vos diplômes, c'est alors seulement que vous songerez sérieusement à votre avenir. Vous êtes trop jeune maintenant.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Il est une coutume, jadis fort courante, et aujourd'hui en usage dans de rares milieux, que l'on aimerait voir propager : je veux parler du baisemain. L'origine de celui-ci remonte à l'époque féodale, mais en ces temps lointains, c'était la main du seigneur que le vassal baisait, en signe d'hommage, chaque fois qu'il y avait mouvance de fief ou renouvellement du bail à rente. Plus tard, l'habitude se répandit que les hommes baisassent les mains de gentes dames qui se prêtaient volontiers à ce geste, symbole d'admiration respectueuse.

Hélas ! cette coutume charmante tend de plus en plus à disparaître, et c'est grand dommage. Pourquoi donc, ma cousine, ne la remettrait-on pas à la mode ici, comme ailleurs, et n'en ferait-on pas un usage courant ? :

Mais autant ce geste est plein de grâce, s'il est accompli selon les rites sacrés, autant il devient mastoc et ridicule quand, au lieu comme cela est dit dans un vers pittoresque de Théodore de Banville :

« L'aurore aux doigts rosés reviendra tous les jours
« Baiser les vagues blondes... »,

on embrasse avec gloutonnerie les doigts carminés qui se présentent à vous.

Le baisemain, c'est toucher légèrement des lèvres, effleurer pour ainsi dire l'épiderme, et non point appliquer comme une ventouse les parties extérieures de la bouche sur la main qu'on vous tend...

Il est d'ailleurs certaines règles que l'on doit suivre avec rigueur en ce qui concerne le baisemain. On ne baise pas la main des demoiselles, mais celle des dames, à moins que la jouvencelle ne soit votre propre fiancée. On n'élève pas la main que l'on veut baiser à hauteur de sa bouche, mais on s'incline légèrement devant elle. On ne baise pas une main gantée et je ne sais quoi encore que je suis fort mal placé pour vous énumérer.

L'important, ma cousine, c'est de faire revivre cette coutume, aimable entre toutes, remplie d'harmonie et de charme, et qui, peut-être, nous ferait traiter avec moins de camaraderie, c'est-à-dire moins de laisser-aller et de brusquerie, nos gracieuses compagnes.

Remettons donc le baisemain à l'honneur et pour commencer, ma cousine, laissez-moi baiser avec dévotion la main la plus fine et la plus délicate du monde : la vôtre.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

Voulez-vous être garde-malade ?

Des lectrices m'écrivent régulièrement, depuis quelque temps, pour me demander des renseignements concernant le métier de garde-malade. Elles rêvent toutes — plus ou moins — de devenir des Florence Nightingale, de soulager des malades et de leur apporter le réconfort de leur sourire.

Mais elles semblent oublier, ces jeunes filles qui, pour la plupart, n'ont pas encore vingt ans, que pour soigner un malade il faut, en dehors des connaissances professionnelles, certaines qualités physiques et morales. Ce sont ces qualités que le *test* ci-dessous se propose d'analyser. Répondez loyalement à chacune des questions suivantes en marquant 0 pour un « non » catégorique, 1 pour un « peut-être », 2 pour « probablement » et 3 pour un « oui » immédiat et sans réserve. Puis faites le total des chiffres ainsi obtenus :

1. Possédez-vous une bonne santé ?
2. Etes-vous capable d'accomplir un effort physique soutenu pendant plusieurs heures de suite sans prendre aucun repos ?
3. Etes-vous capable de vous priver de sommeil pendant une nuit entière pour accomplir une besogne fatigante ?
4. Etes-vous patiente ?
5. Etes-vous adroite de vos mains ? (Etes-vous toujours habile à accomplir des besognes délicates ?)
6. Etes-vous suffisamment maîtresse de vous pour dominer votre colère ou même simplement une tendance à vous montrer maussade ?
7. Possédez-vous un caractère enjoué, une humeur égale et gaie ?
8. Avez-vous assez de mémoire pour retenir exactement tous les détails d'un traitement compliqué ?
9. Etes-vous toujours d'une propreté méticuleuse en ce qui concerne votre corps et vos vêtements ?
10. Etes-vous assez scrupuleuse pour exécuter les prescriptions les plus compliquées ?
11. Avez-vous assez de sang-froid pour n'être pas troublée dans vos gestes par le spectacle de la souffrance ?
12. Etes-vous suffisamment maîtresse de vos nerfs pour supporter aisément les odeurs ou les spectacles les plus répugnants ?
13. Avez-vous un sens de l'observation assez développé pour noter immédiatement les modifications les plus faibles dans l'apparence ou l'état d'un malade ?
14. Eprouvez-vous un sentiment de joie lorsque vous avez l'impression que votre action a permis de remporter une victoire sur une maladie ?

•

De 0 à 12, vous ne possédez manifestement pas les aptitudes requises pour soigner les malades.

De 12 à 24, vous avez besoin d'un très gros effort de volonté pour acquérir dans ce domaine les dons qui vous manquent.

De 24 à 30, vous possédez certainement la plupart des qualités requises pour réussir. Un peu de persévérance et de patience vous permettront d'obtenir de très bons résultats.

De 30 à 36, vous avez tout ce qu'il faut pour devenir une excellente garde-malade, très près de la perfection.

Au-dessus de 36, si vous vous sentez attirée par la lutte contre la maladie, n'hésitez pas... Vous pouvez, dans ce domaine, rendre d'immenses services...

ANNE-MARIE

TOURNEE DANS LE PACIFIQUE

par LE CAPITAINE EDWARD RICKENBACKER

Quand le capitaine Rickenbacker et ses sept compagnons firent un amérissage forcé dans le Pacifique, ils commençaient pour le secrétaire de la Guerre, M. Stimson, une mission d'inspection des forces armées américaines. Nous avons relaté dans un précédent numéro l'odyssée des huit voyageurs qui allèrent à la dérive pendant 21 jours, dans des flotteurs en caoutchouc, avant d'être sauvés. L'un des membres de l'équipage, ainsi qu'on s'en souvient, succomba aux souffrances de la faim et de la soif. Dans le récit qui suit, le capitaine Rickenbacker raconte sa tournée dans le Pacifique qu'il put reprendre quelques jours après son sauvetage.

La randonnée à destination de l'île Samoa, à partir de l'île Z dans laquelle nous avions été transportés après notre sauvetage, prit une journée entière. Nous arrivâmes à Samoa avant le crépuscule et fûmes immédiatement dirigés vers l'hôpital. J'envoyai un télégramme à M. Stimson, le secrétaire de la Guerre, l'informant que je pensais pouvoir poursuivre ma mission dans les quinze jours. Sa réponse fut très cordiale. Le même jour, mon ami le lieutenant général Henry H. Arnold, chef des forces aériennes, me fit savoir qu'aussitôt que je serais prêt à partir, il m'enverrait un avion de transport de la côte occidentale. Les deux semaines que je passai à Samoa me rétablirent complètement. Je bus des litres et des litres de jus de fruits, et je mangeai tout ce qu'on mettait devant moi. Assez vite, je regagnai 10 kilos des 20 que j'avais perdus sur l'embarcation, et, pour retrouver ma forme, le général commandant de la place me conseilla de visiter l'île. Il n'y a rien de tel qu'une Jeep pour vous secouer.

DANS UN PARADIS

Des considérations militaires m'empêchent de beaucoup m'étendre sur la base de Samoa. Je puis seulement dire que lorsque j'y étais, il y régnait une prodigieuse activité militaire. En sorte que cette île perdue des mers du Sud, qui, comme tant d'autres, passait pour être un petit paradis naturel, était devenue une forteresse océanique. Le spectacle est étonnant, et à bien d'autres égards la zone des mers du Sud est une des plus intéressantes du monde pour livrer une guerre. Mais elle comporte aussi ses inconvénients. La saison des pluies venait justement de commencer et, vous pouvez me croire, c'est un océan d'eau qui s'abat sur vous sans relâche.

Vers la fin du mois, je fus suffisamment rétabli pour demander l'avion que le général Arnold m'avait promis. Je quittai Samoa le 1er décembre, aussitôt après le lever du soleil. L'appareil était un bombardier Consolidated B-24, transformé en avion de transport.

Mon premier objectif était l'Australie. Faisait des sauts de 1.000 à 1.600 kilomètres, je m'arrêtais en chemin à diverses bases insulaires. Je rencontrais les officiers qui me montraient leur équipement et discutaient en ma présence de leurs problèmes et de leurs difficultés.

Finalement, j'arrivais à Brisbane, en Australie. Deux messages m'attendaient. L'un était de M. Stimson qui m'informait que M. Churchill l'avait demandé au téléphone transatlantique pour savoir comment je me portais et me transmettre ses salutations. Durant ma précédente mission en Angleterre, juste avant de visiter le Pacifique, j'avais rencontré M. Churchill par hasard dans un aérodrome non loin de Londres. Dans un geste de délicate courtoisie, le Premier Ministre m'avait invité à déjeuner au 10, Downing Street et nous passâmes ensemble trois heures à discuter sur la guerre.

L'autre message était du général Mac Arthur, m'informant que des dispositions avaient été prises pour me recevoir à son quartier général en Nouvelle-Guinée. Mais attendu que la Nouvelle-Guinée est une zone de bataille, le général refusait de me laisser faire la dernière étape dans le B-24, qui n'était pas armé. Il nous envoya un de ses propres B-17 avec un équipage de combat.

Le vol au-dessus du détroit de Torrès fut effectué de jour. Il me laissa quelque peu désappointé. J'avais, comme tout vieux soldat, le désir de sentir la poudre et espérai qu'un ou deux Zéros — pas davantage — feraient leur apparition.

AVEC MAC ARTHUR

Nous atterrîmes à Port-Moresby un peu après le coucher du soleil. Je fus immédiatement conduit au quartier général de Mac Arthur, et celui-ci, qui est l'homme le plus aimable du monde, m'invita à passer le week-end dans sa propre maison.

Port-Moresby est l'endroit le plus poussiéreux de la création. C'est tout juste un port et un tas de poussière qui est continuellement en mouvement sous l'effet des vents soufflant de la chaîne des montagnes d'Owen Stanley. La chaleur est terrible et les moustiques sont pires encore. On a accoutumé de l'appeler une ville, mais, après ce que les bombardiers Mitsubishi en ont fait, j'hésiterais à la considérer comme telle maintenant. Il n'y a plus que des ruines avec, çà et là, des groupes isolés de huttes d'indigènes.

Le quartier général de Mac Arthur est composé d'une petite maison et d'une petite dépendance dans laquelle une douche froide laisse couler une eau perpétuellement chaude. Sa chambre à coucher donne sur un bureau qui lui sert de poste de commandement. Les murs sont couverts de cartes, avec des épingles marquant les positions des armées. Pour un généralissime, Mac Arthur ne vit pas le moins du monde confortablement.

Il fut un hôte parfait. Par curiosité personnelle, j'essayais de le faire parler de Batan et de Corregidor, mais il refusa d'aller au delà de généralisations polies.

Mac Arthur se lève à 6 heures du matin, et pendant les trois nuits que j'ai passées à Port-Moresby, il ne s'est jamais arrêté de travailler avant minuit. Ce qui m'a le plus impressionné chez lui, c'est sa compréhension des problèmes aériens dans le Pacifique sud-ouest et son enthousiasme pour les avions de combat et de transport. Après que les Japonais eurent été forcés de rebrousser chemin à travers les montagnes d'Owen Stanley et en descendant vers Gona et Buna, la voie aérienne était la seule route effective pour les troupes, les munitions, les vi-

SOLUTIONS

ARAMIS ET LES 30 GEANTS



LES MOTS HISTORIQUES

1. — *Richard III* ; 2. — *Christophe Colomb* ; 3. — *François 1er* ; 4. — *François 1er.*

PHOTOS-DEVINETTES

1) *Lord Mountbatten, chef des commandos* (c)
2) *Grenades à main* (c)
3) *Parlement britannique* (b)
4) *Mickey Rooney* (a)

LA CHAINE DES SYLLABES

Flandin, Inde, delà, là-bas, bassin, sindon, dondon, donjon, joncher, chercher, chérif.

vres et les mitrailleuses. Tous les blessés étaient évacués par les airs.

LA NOUVELLE-GUINÉE

Je n'ai assisté à aucun combat en Nouvelle-Guinée. La lune était brillante, le ciel clair, et le général Kenney me déclara que je pouvais m'attendre à une visite des « Nips ». Mais ils ne vinrent pas, probablement parce qu'ils redoutaient la lourde punition que les gars de Mac Arthur leur réservaient à chacune de leurs incursions. Jusqu'à une semaine ou dix jours avant ma visite, les bombardiers nippons survolaient régulièrement la région, mais en nombre sans cesse plus petit. Au début, ils venaient en groupe de vingt à vingt-cinq, ce qui est suffisant pour causer de sérieux dégâts. Maintenant, ils se contentent de venir par deux ou par trois.

La Nouvelle-Guinée m'a enseigné beaucoup de choses en ce qui concerne le Pacifique. Il n'y a pas d'aérodromes au sens où nous l'entendons en Amérique. Quand vous lisez dans les dépêches une nouvelle sur une base aérienne dans le « Pacifique sud-ouest », vous devez vous imaginer un terrain de 70 à 100 mètres de large et d'un kilomètre et demi de long entouré par la jungle et plein d'aspérités. Le pilote de ligne moyen, ayant des milliers d'heures de vol, hésiterait longtemps avant d'employer une telle piste aux Etats-Unis. Mais les jeunes gars de l'aviation, sortant frais émoulus des écoles d'entraînement, ont appris à surmonter toutes les difficultés.

La Nouvelle-Guinée est un enfer de chaleur, de poussière et de vermine. Mais nos hommes ne se plaignent pas. Ils ne se plaignent pas parce qu'ils obtiennent des résultats tangibles. Quand je me trouvais parmi eux en décembre, ils abattaient quatre ou cinq avions japonais pour chaque avion de combat perdu. Cette estimation est modérée. Elle ne comprend pas les appareils ennemis endommagés, dont beaucoup n'ont pu regagner leurs bases.

VERS GUADALCANAR

Je retournai en Australie avec le général Kenney. En route, nous nous arrêtâmes pour visiter le dépôt de réparation et d'entretien que nous construisons à quelques centaines de milles de la zone de combat. Lorsqu'il sera terminé, ce sera un des plus grands établissements de son genre dans le Pacifique. A Brisbane, je m'embarquai à bord du B-24 et pris l'air pour Guadalcanar. Entre temps, nous nous arrêtâmes au quartier général d'une escadrille aérienne dont je ne puis mentionner le nom. La base insulaire qu'elle défend est le véritable réservoir de la puissance aérienne américaine employée dans les Salomon. Les principaux ateliers de réparations se trouvent là et les bombardiers et les chasseurs qui combattent pour le contrôle des Salomon font la navette entre cette base et le champ d'aviation de Henderson. Cela signifie qu'ils parcourent des centaines de kilomètres au-dessus de l'océan, dans tous les sens, pour quelques minutes de combat aérien.

De nouveau, je vois de grandes étendues d'océan. Puis, loin devant moi, j'aperçois un groupe d'îles à l'horizon. Le pilote me dit : Guadalcanar. Ce nom a pour moi, je suppose, la même signification que pour tout Américain. Il me remplit d'orgueil.

VISITE VOLANTE

La Forteresse décrivit des cercles au-dessus de Henderson Field, tandis que les chasseurs atterrissaient un par un. J'avais une idée assez juste de la jungle, assez pour convenir que sa réputation n'avait pas été exagérée. Au large, des destroyers étaient en train de patrouiller. Dans ma curiosité, je me penchais par un hublot et perdis mon casque colonial. Un des membres de l'équipage me tendit le sien. « Vous pouvez le garder, me dit-il. Nous ne risquons pas d'en manquer ici. » Je compris ce qu'il voulait dire après avoir atterri. Les casques d'acier sont les seules coiffures portées à Guadalcanar.

Je passais seulement une nuit et une journée dans l'île. Mais c'était suffisant. Si la Nouvelle-Guinée est un enfer, Guadalcanar l'est dix fois plus. Le fameux champ d'aviation de Henderson Field, qui a si belle apparence dans les photos, n'est pas du tout un champ. C'est une éclaircie dans la jungle. Les pilotes l'appellent « le cimetière ». Les limites en sont tracées par des carcasses d'appareils.

Guadalcanar et la Nouvelle-Guinée m'enseignèrent que la guerre dans le Pacifique est très différente de celle que j'ai connue en 1917-18. Il n'y a pas d'agréables permissions passées à Paris, ni châteaux, ni limousines pour les généraux. J'ai vu des mécaniciens travailler pieds nus. La saison des pluies venait de commencer et plus de 120 centimètres de pluie tomberont sur Guadalcanar avant qu'elle ne soit finie. Les abris et les tranchées étaient déjà remplis d'eau et de boue. La malaria et la dysenterie feront tôt ou tard leur apparition, n'épargnant personne.

OPÉRATION COUTEUSE

Je ne prétends pas être un stratège, mais je doute que nous tenterons jamais de nouveau une opération du genre de celle qui a eu pour objectif la seule île de Guadalcanar. C'est trop coûteux et fatigant. « Guadal » en elle-même n'est pas digne de la vie d'un seul fusilier-marin. Ce pour quoi nous combattons, et que les Japonais ont essayé si désespérément de regagner, est le contrôle d'un misérable champ d'aviation et des lignes de communications maritimes qui y mènent. A la longue, le moyen le moins coûteux sera d'opérer avec des forces suffisantes pour couper le cercle des îles nippones et occuper trois ou quatre îles à la fois. Cette sorte d'opération nous donnerait plus d'aérodromes nous permettant de rassembler, avec plus de rapidité, une plus grande force d'attaque. Et une fois établis dans ces bases, nous pourrons détruire les lignes de communications de l'ennemi pourvu, naturellement, que nous soyons assez forts pour l'empêcher de nous déloger.

Rien ne m'arriva à Guadalcanar, mais l'équipage de la Forteresse Volante qui était à bord avec moi et six autres passagers avaient eu beaucoup d'aventures. Le jour précédent, ils étaient partis pour une mission de bombardement dont ils revinrent avec seulement quelques trous dans le fuselage. Les passagers, par contre, n'avaient pas été aussi heureux. Tous membres de l'équipage du B-17, ils avaient été dehors en même temps pour une mission. Ils rencontrèrent 15 ou 16 Zéros qui les attaquèrent. Ce fut un long combat pour regagner les bases. Mais ils réussirent quand même à descendre 5 des agresseurs et à ramener la Forteresse, avec quelques sérieux dégâts, à Guadalcanar.

Les combats aériens dans le Pacifique sont les plus durs qui soient. C'est une terrible épreuve pour les nerfs des aviateurs dont le plus âgé ne compte pas plus de 24 ans.

•

Pour finir, je dirais qu'une terrible responsabilité pèse sur nous, Américains de l'arrière. Partout j'ai entendu l'appel de nos hommes pour plus de matériel, plus d'avions, plus de canons, plus de tanks, plus de munitions, plus d'équipement médical. Il leur est difficile de comprendre pourquoi notre riche pays ne peut leur en envoyer davantage.

Si nous devions ramener nos soldats aux Etats-Unis et les mettre dans les usines, et si nous prenions leur place dans cet enfer du Pacifique, je suis sûr que la production s'accroîtrait à un rythme extraordinaire. Certains m'ont appelé un « ennemi des ouvriers » pour avoir dit cela. Ma réponse est qu'après avoir compris ce qu'est l'ennemi, devant la guerre pénible qui se livre à Guadalcanar et en Nouvelle-Guinée, tous les bavardages sur la sécurité sociale, les salaires et les heures de travail ne signifient rien. Nous gagnerons ou nous perdrons la guerre. Et nous la perdrons si nous ne tendons pas toutes nos énergies au maximum.

Nos lecteurs écrivent..

J.

● *Pour que votre mère se soit élevée contre cette amitié, elle a dû juger que celle-ci vous était nuisible. Autrement je ne m'expliquerai pas son attitude. Je vous conseille d'espacer vos relations avec l'ami dont vous me parlez.*

Balalaïka

● *Je ne vous cache pas qu'à côté de mariages de ce genre parfaitement réussis et ayant une descendance normale, il en est d'autres dont les résultats peuvent être fâcheux. Je ne saurais en l'occurrence prendre aucune responsabilité.*

Yana

● *Si déjà de nombreuses discordes s'élèvent entre vous, que sera-ce après ? Je vous conseillerai de bien réfléchir avant de vous unir à ce jeune homme par les liens indissolubles du mariage.*

Sylvia malheureuse

Cher Horatius, je suis désespérée et viens vous confier la détresse morale dans laquelle je me trouve. Follement amoureuse d'un jeune homme depuis plus d'un an, celui-ci avait promis de m'épouser. Je viens d'apprendre à ma stupéfaction qu'il jouait le même jeu avec une de mes amies. Outrée de sa conduite, je l'ai reçu hier avec colère et indignation. Il avoua sa faute, mais me jura que c'était moi seule qu'il aimait, qu'il était toujours dans les mêmes dispositions envers moi, que son flirt avec mon amie n'avait aucune espèce d'importance, etc... Dois-je lui pardonner, Horatius, et lui faire encore confiance ? Je suis bien perplexe et bien découragée.

● *Votre fiancé est certainement coupable et mérite, certes, de sévères reproches. Mais peut-être n'a-t-il agi que par légèreté et se repent-il de sa conduite. Donnez-lui une dernière chance de s'amender. Mettez-le encore une fois à l'épreuve. Quant à votre amie, inutile d'insister sur sa conduite. Hélas ! de pareilles trahisons sont très courantes et les « bonnes amies » ne manquent jamais.*

HORATIUS

L'ANNIVERSAIRE du Président Bénès

La colonie tchécoslovaque du Caire a fêté le 28 courant le 59ème anniversaire du Président de la République tchécoslovaque, S.E. Dr Edouard Bénès.

Rappelons à cette occasion que Dr Bénès est reconnu comme chef d'Etat par les Nations Unies. Le gouvernement tchécoslovaque actuellement en exil à Londres est également reconnu.

C'est par erreur que ce gouvernement a été qualifié de provisoire dans un entrefilet publié dans le n° 713 d'« Images ». Dans le même texte, il a été mentionné que Dr Bénès est l'ex-Président de la République tchécoslovaque, alors qu'il assume officiellement les fonctions de Président.

ARAMIS ET LES TRENTE GEANTS



Aramis décida de sauver la belle Rosemonde, emprisonnée dans un vase d'huile bouillante (coin nord-est du diagramme). Il rentra donc furtivement dans le labyrinthe du gangster Rancid, par le coin sud-ouest... mais constata aussitôt que la plupart des sentiers étaient surveillés par des géants armés de haches. Quoique fort lui-même, Aramis ne se sentit capable de lutter que contre deux de ces géants. Voulez-vous l'aider à retrouver un chemin sauf, le conduisant à la belle prisonnière, sans toutefois rencontrer plus de 2 géants ?

PROVERBES OUBLIES

Parmi les anciens proverbes, il en est de bien savoureux. En voici un qui nous vient de la Franche-Comté :

Vent qui gèle
Bise qui dégèle
Et femme qui parle latin
Ne causent qu'ennui et chagrin.

Pour parler d'un homme incapable de tenir sa langue, on disait autrefois : « Il est secret comme un coup de canon. »

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. — Mon royaume pour un cheval.
2. — Le tout était d'y penser.
3. — Car tel est notre bon plaisir.
4. — Tout est perdu fors l'honneur.

DELASSONS-NOUS...

L'USAGE DES ECHARPES

Après avoir été longtemps l'apanage des femmes, les écharpes passèrent aux gens de guerre qui les portaient tantôt en guise de ceinture, tantôt en guise de baudrier. Les Espagnols portaient l'écharpe rouge ; les Français la portaient blanche ; les Anglais et les Piémontais bleue et les Hollandais orange.

Durant les guerres civiles, les différents partis se distinguèrent par la couleur de leurs écharpes. A la mort de Henri III, le duc de Mayence et sa cour arborèrent en signe de réjouissance l'écharpe verte et quittèrent la noire qu'ils portaient depuis la mort des Guise. Les gens du comte d'Armagnac, qui tenaient pour le duc d'Orléans, portaient une écharpe de linge pour enseigne.

La mode des écharpes passa, et depuis la Révolution on a donné ce nom aux ceintures que portent les magistrats.

PETITE ATTRAPE

Dites à votre ami : « Je parie que je te dis exactement combien d'argent tu as dans ta poche, sans regarder. »

Vous tournez le dos, ou vous vous faites bander les yeux et vous dites :

« Prends l'argent que tu as en poche, mets-le dans ta main droite, et serre bien ! Ça y est ?

« Maintenant je puis te donner la réponse exacte : tu n'as rien du tout en poche ! »

UNE VILAINE FARCE

Si vous fumez la cigarette, faites à un de vos amis la farce que voici. Elle vous fera bien rire.

On offre à un ami une cigarette, on en prend une soi-même et on tend, en la tenant par le milieu, une allumette enflammée au dit ami qui la prend naturellement par le bout. Il s'aperçoit alors qu'il ne tient à la main qu'un morceau d'allumette tandis que celui qui le lui a tendu allume froidement sa cigarette.

Il a suffi, pour cela, de casser préalablement l'allumette en deux, puis de l'allumer en la tenant bien serrée entre le pouce et l'index par le milieu, pardessus la cassure. L'ami prend le bout non allumé et le bout allumé reste dans la main de l'autre qui allume sa propre cigarette d'un air impassible.

LA CHAINE DES SYLLABES

Bas - cher - cher - de - don - don - fland - if - in - jon - la - sin

Avec les 12 syllabes ci-dessus, constituer 12 mots de deux syllabes chacun dont la première syllabe est la seconde du mot précédent ; les mots forment une chaîne fermée.

ETRANGE, BIZARRE, VRAI...

Dans les îles de l'archipel Bismarck, qui se trouvent au large de la Nouvelle-Guinée, tous les chats de l'archipel ont la queue coupée. C'est un moyen sûr d'empêcher qu'on les vole pour en faire un rôti. Car si un chat était volé il suffirait à son propriétaire de faire un charme en enterrant le bout de queue coupé. Du moins chacun le croit, et cette crainte est plus forte que la convoitise.

●

Mrs Theresa Vaughan, le 19 décembre 1922, était accusée de bigamie devant le tribunal de Sheffield. Elle avoua avoir eu soixante-deux maris.

●

Quand l'homme détruit une forêt naturelle, elle ne repousse jamais semblable.

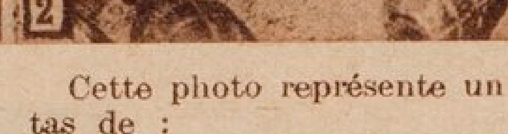
Au Japon, si l'on détruit une forêt de Cryptomeria, une forêt de chênes ou de charmes la remplace. Si l'on détruit celle-ci, c'est le pin rouge qui prend sa place. Si le pin rouge est détruit, des bambous occupent le sol.

●

Plus on met de sardines dans une boîte de sardines et plus le bénéfice du fabricant est élevé (l'huile coûte plus cher que les sardines).

PHOTOS-DEVINETTES





Cet homme commande les troupes de :
a) *Tchetniks*
b) *Rangers*
c) *Commandos*
d) *Guérilléros russes*

Cette photo représente un tas de :
a) *pommes*
b) *fruits d'ananas*
c) *grenades à main*
d) *jambon fumé*

Cette horloge historique se trouve :
a) *au Louvre*
b) *au Parlement britannique*
c) *au Vatican*
d) *à Westminster*

Cet enfant de 5 ans est devenu un grand acteur. C'est :
a) *Mickey Rooney*
b) *Charlie Chaplin*
c) *Jackie Coogan*
d) *Eddie Cantor*

GRAINS DE SAGESSE

Les vieilles amitiés sont les dernières fleurs de la vie : Heureux qui les cueille !
LACORDAIRE.

Un des plus grands bonheurs de cette vie, c'est l'amitié, et l'un des plus grands bonheurs de l'amitié, c'est d'avoir à qui confier un secret.
MANZONI.

Dans l'amitié comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses que l'on ignore que par celles que l'on sait.
LA ROCHEFOUCAULD.

RIONS

Gœring traversait l'une des rues de Berlin en compagnie d'un ami, lorsqu'un imprudent motocycliste le cogna et le fit tomber. L'ami s'écria, hors de lui-même :

— Comment osez-vous cogner Herr Gœring ? N'avez-vous pas assez de bon sens pour le contourner au lieu de fondre sur lui ?

Et le cycliste de répondre :

— J'ai assez de bon sens... mais pas assez d'essence.

●

— Vos soirées doivent être assez déprimantes, dit la charmante jeune fille au pilote de la R.A.F.

— Oh ! oui... Absolument rien à faire, soupira le pilote. Nous jouons ordinairement quelques parties de dominos, résolvons quelques problèmes de mots croisés, jetons quelques bombes sur Hambourg, puis allons directement au lit.

●

Extrait d'une réclame faite par une école de sténographie : « Rappelez-vous, messieurs, dames, que Gœthe a mis quarante ans pour écrire son « Faust ». Que de temps n'aurait-il pas économisé s'il avait connu la sténographie ? ? ? »

●

Extrait d'un devoir d'une petite fille de dix ans : « Mary, reine d'Ecosse, jouait au golf, lorsqu'on lui annonça la naissance de son fils et héritier. »

(LES SOLUTIONS EN PAGE 14)

IMAGES— Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)